

HAMLET, PRINCE DE DANEMARK
(1847)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Paul Meurice

Hamlet, prince de Danemark
(Shakespeare's Hamlet, prince of Denmark)
drame en cinq actes (huit parties), en vers

Théâtre-Historique. – 15 décembre 1847.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-94-9

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

La salle d'État, au palais royal d'Elseleur.

Scène première

Le roi, la reine, entrant ; Hamlet, Laërte,
Ophélie, Polonius, toute la cour.

COURTISANS

Vive le roi !

LE ROI, saluant

Messieurs, merci.

COURTISANS

Vive la reine !

LA REINE

Dieu vous garde, messieurs !

LE ROI

Je pliais sous la peine

Dont m'accabla la mort d'un frère bien-aimé ;
Mais, aujourd'hui, mon front à vos cris ranimé
Se relève, et, malgré ce coup qui le foudroie,
S'éclaircit aux rayons de la publique joie ;
Car tout chagrin, si grand qu'il soit au cœur blessé,
A son terme ici-bas par la raison fixé.
J'ai donc, d'un cœur joyeux, et qui pourtant soupire,
Pour régner avec moi sur ce puissant empire,
Par votre avis, – avis pour moi plein de douceur ! –
Choisi celle qui fut autrefois notre sœur.
Maintenant que ma main à la sienne est unie
Et que cette union par le prêtre est bénie,
Nous vous remercions, et, si quelqu'un de vous
Réclame grâce ou droit, qu'il s'approche de nous.
À tout juste désir la carrière est ouverte.

POLONIUS, s'avançant

Sire !

LE ROI

Ah ! Polonius ! c'est toi !

POLONIUS

Mon fils Laërte

Sire, arrive de France...

LE ROI

Il est le bienvenu ;

C'est un cœur noble et franc, un peu vif, mais connu,
S'il nous revient, du moins, tel qu'il partit naguère,
Pour un bon compagnon – en amour comme en guerre.
Dis-lui que nous aurons grand plaisir à le voir...

POLONIUS

Oh ! sire !

LE ROI, descendant les degrés du trône

Et qu'au souper nous l'attendrons ce soir.

(S'approchant d'Hamlet, qui, pâle et vêtu de deuil,
s'est tenu jusque-là à l'éclart.)

Maintenant, cher Hamlet, pourquoi cet air morose,
Mon cousin et mon fils ?

HAMLET

Sire, laissons la chose

Telle qu'il plut à Dieu de la faire : je suis
Plus que votre cousin et moins que votre fils,
Vous le savez.

LA REINE

Hamlet !

HAMLET

Que voulez-vous, ma mère ?

LA REINE

Je veux une douleur moins sombre et moins amère.
Que tes regards, sur nous tournés avec amour,
Ne soient point, depuis l'heure où naît l'aube du jour
Jusqu'à celle où des cieux le crépuscule tombe,

Occupés à chercher à tes pieds une tombe !
Hélas ! c'est une loi de la fatalité
Que chacun de nos pas mène à l'éternité.

HAMLET

Ce que vous dites là, personne ne l'ignore.

LA REINE

S'il en est donc ainsi, pourquoi paraître encore
Si triste, si souffrant et si chargé d'ennuis ?

HAMLET

Oh ! je ne parais pas, moi, madame ; – je suis.
Mon cœur, je vous le dis, ignore toute feinte :
Ce n'est pas la couleur dont cette étoffe est teinte,
Ce n'est point la pâleur de mon front soucieux,
Ce ne sont pas les pleurs qui coulent de mes yeux
Qui peuvent témoigner, croyez-le bien, madame,
De l'immortel chagrin qui gémit dans mon âme !
Non, je sais maintenant que deuil, larmes, pâleur
Peuvent n'être qu'un masque à jouer la douleur.

LE ROI

Hamlet, soyez certain que, le premier, je loue
D'aussi profonds regrets ; mais je crois, je l'avoue,
Que ces funèbres soins qu'au père doit son fils
Au delà du devoir vous les avez remplis.
Il est temps de rêver un avenir prospère :
Celui que vous pleurez perdit aussi son père,
Qui, lui-même, frappé par un coup plus ancien,
Dans un jour de douleur avait perdu le sien.
Le devoir filial sans doute veut, en somme,
Un tribut de regrets ; mais ce n'est pas d'un homme,
Ce n'est pas d'un chrétien de se débattre ainsi
Sous la main du Seigneur !

HAMLET

Sire, merci ! merci !

LA REINE

Hamlet, je joins mes vœux aux vœux de votre père.

HAMLET

Je vous obéirai, – si je le puis, ma mère.

LE ROI

Ainsi devait répondre un fils tendre et soumis.
 Nous vous remercions, Hamlet. – Et vous, amis,
 Vous avez entendu quelle bonne promesse
 Le prince nous a faite : ainsi, plus de tristesse !
 Venez, la table vide attend nos chants joyeux,
 Que la fanfare est prête à reporter aux cieux.
 (Sortent le roi et la reine, et,
 derrière eux, les courtisans et les gardes.)

Scène II

Hamlet, seul.

Hélas ! si cette chair voulait, décomposée,
 Se dissoudre en vapeur ou se fondre en rosée !
 Ou si l'accord pouvait se rétablir un peu
 Entre le suicide et la foudre de Dieu !
 Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! qu'elle est lourde,
[inféconde,
 Et qu'elle a de dégoûts, la tâche de ce monde !
 Fi de la vie ! oh ! fi ! jardin à l'abandon,
 Plein de ronce et d'oubli, de honte et de chardon !
 En venir là ! quoi ! mort depuis deux mois à peine,
 Ce roi, qui différait du roi qui nous malmène
 Autant que d'un satyre Apollon dieu du jour ;
 Ce doux roi, pour ma mère épris d'un tel amour,
 Qu'il allait s'alarmant si la brise au passage
 D'un souffle un peu trop rude atteignait son visage.
 Mort ! – Oh ! non ! – Ciel et terre ! il est mort, cependant !
 Oui, leur amour semblait chaque jour plus ardent,
 Plus avide... Et voyez, en un mois ! chose infâme !

N'y pensons plus. Ton nom, fragilité, c'est femme.
 Un mois ! a-t-elle usé seulement les souliers
 Qu'elle avait quand, pleurant ses pleurs vite oubliés,
 Elle a suivi là-bas le corps du pauvre père ?
 Quoi ! cette Niobé n'a plus de pleurs ! Misère !
 Un animal, enfin, sans raison et sans voix,
 Eût gardé sa tristesse, à coup sûr, plus d'un mois.
 Honte et terreur ! courir si vite à l'adultère !
 (Voyant entrer quelqu'un.)
 Mais silence, mon cœur ! ma langue doit se taire !

Scène III

Hamlet, Horatio, Marcellus, Bernardo.

HORATIO

Salut, seigneur !

HAMLET, l'apercevant, avec joie et surprise

Que vois-je ? Horatio ! c'est toi !

HORATIO

Arrivé d'hier soir de Wittemberg.

HAMLET

Eh quoi !

Sans me l'avoir appris ! Enfin ! c'est toi ! Je t'aime,
 Je t'aime, Horatio, mon frère, autre moi-même !
 Cher et doux compagnon, vieil ami – de vingt ans !
 Car nous avons grandi côte à côte. Heureux temps !
 Mais qui t'amène ici ? quel projet méritoire ?
 Tu ne nous quitteras qu'expert dans l'art de boire !

HORATIO

J'étais venu pour voir, monseigneur, le convoi
 De votre père.

HAMLET

Ami, tu te moques de moi ;

Dis que c'était pour voir les noces de ma mère.

HORATIO

Noces bien promptes !

HAMLET

Non ; calcul de ménagère !

Les restes refroidis du funèbre repas
 Au banquet nuptial ont pu fournir des plats.
 Que n'ai-je, avant le jour où l'illusion tombe,
 Rejoint mon plus mortel ennemi dans la tombe !
 Ah ! mon père ! Ah ! je crois toujours le voir venir...

HORATIO

Comment ?

HAMLET

Avec les yeux de l'âme, – en souvenir.

HORATIO

Je l'ai connu, ce prince, âme sereine et bonne.

HAMLET

Tu ne retrouveras, va, son âme à personne.

HORATIO, après avoir consulté
 des yeux Marcellus et Bernardo

Monseigneur, je l'ai vu cette nuit-ci, je croi.

HAMLET, tressaillant

Tu l'as vu ! qui ?

HORATIO

Le roi votre père.

HAMLET

Le roi

Mon père ?

HORATIO

Calmez-vous... Oui, c'était lui, vous dis-je.
 (Montrant Marcellus et Bernardo.)

Ils peuvent attester comme moi le prodige.

HAMLET

Parle, pour Dieu ! j'écoute.

HORATIO

À minuit, lundi soir,
 Sur l'esplanade, à l'heure où tout est calme et noir,
 Bernard et Marcellus, étant en sentinelle,

Ont vu leur apparaître une ombre solennelle.
 Un guerrier tout armé, majestueux et lent,
 A passé tout près d'eux, et de son sceptre blanc
 Il eût pu les toucher... Pas grave, aspect austère.
 Et c'étaient bien les traits, le pas de votre père.
 Eux, frappés de terreur, immobiles et froids,
 L'œil fixe, regardaient, – mais sans souffle et sans voix !
 J'arrive ; – ils me font part du secret d'épouvante,
 Et j'ai voulu veiller près d'eux la nuit suivante.

HAMLET

Eh bien ?

HORATIO

Ils disaient vrai : l'esprit est revenu,
 Le même, à la même heure, et je l'ai reconnu.
 C'était bien votre père.

HAMLET

Ô secrets effroyables !

HORATIO

C'était lui : mes deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET

Et cela se passait ?

HORATIO

Sur l'esplanade, hier.

HAMLET

Et vous n'avez rien dit à ce spectre si fier ?

HORATIO

Si fait ! moi, j'osai dire : « Illusion, arrête !
 Et, si ta voix te sert encore d'interprète,
 Si tu peux proférer quelque son, parle-moi !
 S'il faut, pour abrégier la peine où je te voi
 Et gagner mon salut, faire du bien sur terre,
 Parle-moi ! Si tu fais quelque effrayant mystère
 Funeste à ce pays, qui fut heureux par toi
 S'il est temps d'éviter un malheur, parle-moi ! »

HAMLET

Et qu'a répondu l'ombre ?

HORATIO

Oh ! rien ! toujours muette !

Il m'a semblé pourtant qu'elle levait la tête,
Et qu'elle allait parler... Mais le coq matinal
A jeté son chant clair, et, prompte, à ce signal,
Elle s'est échappée et n'est plus revenue...

HAMLET

Mystère étrange !

HORATIO, vivement

Oui, mais vérité reconnue,

Songez-y, monseigneur ! et nous avons pensé
Que vous deviez savoir ce qui s'était passé.

HAMLET, à part

Ô mon cœur ! voilà bien d'autres sujets d'alarmes !

(À Bernardo et à Marcellus.)

Gardez-vous, ce soir ?

MARCELLUS

Oui.

HAMLET

Le spectre était en armes ?

HORATIO

Oui.

HAMLET

De la tête aux pieds ?

HORATIO

De pied en cap.

HAMLET

Or donc,

Vous n'avez pas pu voir son visage ?

HORATIO

Pardon !

La visière du casque était levée.

HAMLET

Et l'ombre

Avait l'air menaçant ?

HORATIO

Non, pas menaçant, – sombre.

HAMLET

Rouge ou pâle ?

HORATIO

Très-pâle.

HAMLET

Et l'œil fixé sur vous ?

HORATIO

Constamment.

HAMLET

Si j'avais été là !

HORATIO

Comme nous,

Vous eussiez frissonné !

HAMLET

Je le crois, et sans peine !

Et l'esprit est resté ?...

HORATIO

Le temps, sans perdre haleine,

De compter jusqu'à cent.

MARCELLUS

Plus longtemps, compagnon.

HORATIO

Pas lorsque je l'ai vu !

HAMLET

La barbe noire ?

HORATIO

Non ;

Comme de son vivant, épaisse et blanchissante.

HAMLET

Je veillerai ce soir, et, s'il se représente...

HORATIO

Soyez sûr qu'il viendra.

HAMLET

S'il prend le front sacré

Du père que je pleure, oh ! je lui parlerai.

HORATIO

Prince...

HAMLET

Je descendrai jusqu'au fond du mystère.

Oui, dût l'enfer béant m'ordonner de me taire !

Oui, dussé-je sortir des mornes entretiens

La barbe et les cheveux aussi blancs que les siens !

HORATIO

Songez...

HAMLET

Et vous, amis, quelque événement sombre

Qu'amène cette nuit, que paraisse ou non l'ombre,

Qu'elle parle ou se taise, au nom de l'amitié,

Gardez-moi ce secret dont vous portez moitié.

HORATIO

Prince, comptez sur nous.

HAMLET

Je saurai reconnaître

Votre zèle. C'est bien. À minuit. J'y veux être.

HORATIO

Nos devoirs, monseigneur...

HAMLET

Eh ! non, pas de devoir !

Votre amitié ! la mienne est à vous. – À ce soir.

(Sortent Horatio, Bernardo et Marcellus.)

Scène IV

Hamlet, seul.

Le spectre de mon père en armes ! Doute ! abîme !

Est-ce que tout ceci cacherait quelque crime ?

Oh ! quand sera-t-il nuit ! Jusque-là, paix, mon cœur !
 On cache les forfaits ; mais le destin moqueur,
 Fussent-ils enfouis sous la terre où nous sommes,
 Les traîne tout honteux aux yeux surpris des hommes,
 Et nous montre, une nuit, quelque spectre sanglant,
 Le poison dans la main, ou le poignard au flanc !

Scène V
 Hamlet, Ophélie

HAMLET, à part

Ophélie !

OPHÉLIE, voulant se retirer

Oh ! pardon !

HAMLET, quittant son air sombre

Pardon d'être jolie,

Et de me rendre fou d'amour, chère Ophélie ?
 Est-ce cela ?

OPHÉLIE

Non, mais de venir, monseigneur,
 Vous déranger, alors que peut-être...

HAMLET

En honneur !

Vous avez là, madame, une terreur étrange. –
 Quelle nouvelle aux cieus, dites-moi, mon bel ange ?

OPHÉLIE

Monseigneur, je cherchais...

HAMLET

Que ce soit tel ou tel,
 Celui que vous cherchez est un heureux mortel.
 Pourquoi n'est-ce point moi ?

OPHÉLIE

Seigneur, c'était mon frère,
 De France revenu tout exprès pour distraire
 Votre ennui.

HAMLET

Mon ennui ? Je suis gai, sur ma foi !
Mais c'est peut-être aussi parce que je vous voi.

OPHÉLIE

Vous plaisantez toujours, monseigneur !

HAMLET

Sur mon âme

Je n'ai point l'esprit fait à plaisanter, madame ;
Je dis ce que je pense et sens ce que je dis.
Les damnés quelquefois rêvent du paradis !
C'est un tourment de plus.

OPHÉLIE

Si je pouvais vous croire !

HAMLET

Croyez-vous que l'aveugle errant dans la nuit noire
Désire un pur rayon de l'astre radieux
Dont la sublime flamme étincelle à nos yeux ?
Croyez-vous, haletant, quand le nageur succombe
Et se sent engloutir dans son humide tombe,
Croyez-vous qu'il désire un rivage enchanté,
Par le printemps, la vie et la joie habité ?
Moi, je suis cet aveugle à la démarche errante ;
Moi, je suis ce nageur à l'haleine mourante ;
Et, pour moi, votre amour, rayon doux et vermeil,
Serait plus que la vie et plus que le soleil.

OPHÉLIE, joyeuse

Oh ! monseigneur Hamlet, voyez, je vous écoute
D'un visage joyeux ! – mais le doute ! le doute !

HAMLET

Je croyais que tout ange avait ce don vainqueur
De suivre la parole au plus profond du cœur.
Mais, puisque votre esprit dans le doute s'arrête,
Ce que je vous disais, eh bien, je le répète,
Et, si vous soupçonniez de trahison Hamlet...

(Il s'assied à une table et écrit rapidement quelques lignes.)

Regardez son front pâle, et lisez ce billet.

(Il remet le billet à Ophélie, la salue et sort.)

Scène VI

Ophélie, seule, lisant.

« Doutez qu'au firmament l'étoile soit de flamme ;
 Doutez que dans les cieux marche l'astre du jour ;
 La sainte vérité, doutez-en dans votre âme !
 Doutez de tout enfin, mais non de mon amour !... »

Scène VII

Ophélie, Laërte, puis Polonius.

OPHÉLIE, apercevant Laërte et cachant le billet

Mon frère !

LAËRTE

Qu'avez-vous, et quelle est cette lettre

Que vous cachez, ma sœur ?

OPHÉLIE

Oh ! monsieur parle en maître,

Il me semble !

LAËRTE

Non pas ! non, je parle en ami

Qui ne sait ce que c'est que d'aimer à demi,

Et qui tremble toujours que sa sœur adorée

Ne perde une des fleurs dont sa tête est parée.

Dites, comme j'entraîs, quelqu'un sortait d'ici ?

OPHÉLIE

Je vous répondrai franc, si vous parlez ainsi.

Celui-là qui sortait, c'est le prince lui-même.

LAËRTE

Et que vous disait-il ?

OPHÉLIE

Il me disait – qu'il m'aime.

LAËRTE

Et vous, vous avez cru... ?

OPHÉLIE

L'aurore croit au jour,
Et la fleur à la brise, et la femme à l'amour.
(Entre Polonius, qui reste d'abord à l'écart.)

LAËRTE

Ah ! pauvre enfant, hélas ! ignorante et crédule !
Un prince, sachez-le, ne se fait pas scrupule
De jurer ses grands dieux qu'il aime et va mourir
Si d'un amour pareil on ne veut le guérir.
Puis, le prince guéri, le prince et sa parole,
Ainsi qu'une vapeur, tout fuit et tout s'envole.

POLONIUS, s'avançant

Que lui dis-tu donc là ?

LAËRTE

Rien, – seulement qu'Hamlet,
Tout prince qu'il naquit, tout mon maître qu'il est,
Si par hasard ma sœur était par lui trompée,
Verrait bien qu'au fourreau ne tient pas mon épée !

OPHÉLIE

Mon frère !

LAËRTE

C'est ainsi.

POLONIUS

Qu'est-ce donc que j'entends ?

Au fait, je m'aperçois que, depuis quelque temps,
Hamlet, autour de toi, tourne plus qu'à ton âge
Ne devrait le permettre une personne sage.

OPHÉLIE, avec joie

Le prince ! vous croyez ?

POLONIUS

C'est bien, nous parlerons
De tout cela demain ; puis, après... nous verrons ;
Car, ce soir, il nous faut, Laërte, à l'instant même,

Nous rendre auprès du roi, qui nous attend.

OPHÉLIE, à part

Il m'aime !

LAËRTE

À demain donc, ma sœur ! Mon père, me voilà.

POLONIUS, à Ophélie

Eh bien, vous n'allez point, j'espère, rester là ?

Dans votre appartement, allons, belle amoureuse,

Rentrez !

(Il sort avec Laërte.)

OPHÉLIE

Il m'aime ! il m'aime ! oh ! que je suis heureuse !

DEUXIÈME PARTIE

Plate-forme devant le château. La nuit.

Scène première

Marcellus, veillant ; Hamlet et Horatio, entrant ;
puis le fantôme.

HORATIO

Le vent est âpre et coupe, en sifflant, le visage.

HAMLET

Est-il minuit ?

HORATIO

Bientôt.

HAMLET

C'est l'heure.

(Fanfares et bruit dans le château.)

HORATIO

Quel tapage !

HAMLET

À force de flambeaux, de coupes et de bruit,

Le roi veut défier le silence et la nuit.

(Une horloge lointaine sonne minuit.)

HORATIO

Écoutez, monseigneur !

HAMLET

Qu'est-ce encor ?

HORATIO

Minuit sonne.

Le spectre va venir, sans doute.

HAMLET

Je frissonne !

HORATIO

Regardez, monseigneur.

HAMLET

Quoi ?

HORATIO

Le spectre !

HAMLET

Où ?

HORATIO, montrant du doigt le fantôme,
qui paraît au deuxième coup

Là ! là !

HAMLET

Ange du ciel, à moi ! le voilà ! le voilà !

(Au fantôme.)

Que tu sois protégé par un pouvoir céleste

Ou vomis par l'enfer ; que, dans un but funeste,

Ou que, par charité, tu viennes m'appeler,

La forme où tu parais m'oblige à te parler.

(Tirant son épée pour l'adjuration.)

Père, Hamlet, majesté, roi, Danois, je t'adjure !

Le doute est trop affreux ! réponds, sombre figure.

Enfermé dans la mort, pourquoi ton corps béni

A-t-il fait éclater sa prison de granit ?

Comment, ouvrant pour toi ses lourds battants de pierre,

La tombe, où se ferma sans réveil ta paupière,

T'a-t-elle rejeté, béante, parmi nous ?

Qu'est-ce que tout ceci ? Pourquoi, spectre jaloux,
 Aux rayons de la lune, et couvert d'une armure,
 Fais-tu la nuit hideuse ? et nous, fous de nature,
 Pourquoi nous plonges-tu dans des pensers d'effroi,
 Qui passent de si haut nos âmes en émoi ?
 Réponds ! que me veux-tu ? Parle ! que dois-je faire ?
 (Un signe du fantôme.)

HORATIO

Du doigt il vous appelle, et semble avoir affaire
 À parler à vous seul.

HAMLET

Oui, son geste invitant

Me montre cet endroit plus retiré.

HORATIO

Pourtant,

Restez !

HAMLET

Mais, si je reste, alors, il va se taire.

Je le suivrai.

HORATIO

Seigneur !

HAMLET

Qu'ai-je à perdre sur terre ?

Ma vie ? Ah ! je vous dis qu'une épingle vaut mieux !
 Mon âme ? Elle est la fille immortelle des cieux
 Tout aussi bien que lui ! Que peut-il donc contre elle ?
 Un signe encor, j'y vais.

HORATIO

Mais, si sa main cruelle

Du sommet de ce roc, penché terriblement,
 Vous pousse, monseigneur, dans le gouffre écumant ;
 Si tout à coup, prenant un visage plus sombre,
 Quelque aspect effrayant, surhumain, – oh ! si l'ombre
 Saisit votre raison, vous renvoie insensé !
 Songez ! la tête tourne, un vertige glacé

Vous prend, rien qu'à plonger sur cette mer profonde,
Rien qu'à prêter l'oreille au bruit sourd de cette onde.

(Nouveau signe du fantôme.)

HAMLET

Encore ! Je te suis.

HORATIO, le retenant

Oh ! non !

HAMLET

Laissez !

HORATIO

Pardon !

Je ne puis.

HAMLET

Mon destin m'a crié : « Mais va donc ! »

Et rend dans tout mon corps chaque artère animée
Plus forte que les nerfs du lion de Némée.

Oui, j'y vais.

(Se dégageant des mains d'Horatio et de Marcellus.)

Lâchez-moi. Par le ciel ! qu'un de vous

Me retienne, et j'en fais une ombre ! Laissez-nous !

(Sur le geste impérieux d'Hamlet,

Horatio et Marcellus se retirent.)

Scène II

Hamlet, le fantôme.

HAMLET

Maintenant, parle-moi. Nous sommes seuls : demeure.

LE FANTÔME

Écoute bien.

HAMLET

J'écoute.

LE FANTÔME

Elle va sonner, l'heure

Où je dois retourner aux gouffres sulfureux,
Aux bûchers dévorants.

HAMLET

Pauvre âme ! c'est affreux !

LE FANTÔME

Oh ! garde ta pitié ; mais grave dans ton âme
Mes révélations.

HAMLET

Oui, certes, en traits de flamme !

LE FANTÔME

Et que le mot *vengeance* y soit de même écrit
Lorsque j'aurai parlé.

HAMLET, étonné

Comment ?

LE FANTÔME

Je suis l'esprit

De ton père, la nuit, errant, – c'est la sentence, –
Et consumé, le jour, des feux de pénitence,
Jusqu'à ce que la flamme ait enfin épuré
Les fautes où, vivant, je me suis égaré.
Secrets de ma prison ! ah ! si je pouvais dire
Ce que là-bas je souffre et quel est mon martyr !...
Mais vous n'êtes pas faits, mystères éternels,
Pour l'oreille de l'homme et les regards charnels.
– Écoute ! écoute ! écoute ! Aimais-tu bien ton père ?

HAMLET

Ô ciel !

LE FANTÔME

Tu voudras donc venger sa mort, j'espère.
Un meurtre infâme...

HAMLET

Un meurtre ?

LE FANTÔME

Infâme ! ils le sont tous !

Mais le mien, exécration, inouï jusqu'à nous,
Les dépasse en horreur...

HAMLET

Hâte-toi de conclure,
Et la pensée ailée aura moins prompte allure
Que ma vengeance.

LE FANTÔME

Bien ! – On a su propager
Le bruit que je dormais sur un banc du verger,
Quand un serpent m'avait piqué. – Mensonge insigne !
Qui fait que le Danois à ma mort se résigne.
Écoute ! le dragon dont le venin mortel
Tua ton père, – il a son trône !

HAMLET

Juste ciel !
Ô les pressentiments de mon âme ! ô mystère !
Mon oncle ?

LE FANTÔME

Oui, ce démon d'inceste et d'adultère,
Par son esprit magique et les dons de l'enfer,
Esprit et dons maudits, mais sûrs de triompher,
Fit consentir ma reine à ses désirs infâmes.
Elle que je croyais chaste parmi les femmes, –
Oh ! quelle chute, Hamlet ! – Hamlet, de mon amour,
Digne comme à l'autel, saint comme au premier jour,
De moi qui vivais pur et la main dans la sienne,
Tomber à ce maudit ! préférer à la mienne
Cette âme de rebut ! et, folle de désir,
Demander à l'inceste un monstrueux plaisir ! –
Mais l'air frais du matin me frappe le visage,
Achevons. – Je dormais donc, selon mon usage,
Sur un banc du jardin d'ombrages entouré,
Quand ton oncle vers moi, frère dénaturé !
Se glissa lentement, muni de jusquiame,
Poison sûr qui passa de ma lèvre à mon âme !...
C'est ainsi que, pendant mon sommeil, en un jour,

Mon frère me vola couronne, vie, amour ;
 Et, pécheur, je mourus sans prêtre ni prière,
 Sans extrême-onction, sans regard en arrière,
 Et comparus devant le Seigneur irrité,
 Chargé de tout le poids de mon iniquité.

HAMLET

Horrible ! horrible ! horrible ! ô comble de l'horrible !

LE FANTÔME

Pourras-tu le souffrir, à moins d'être insensible ?
 Laisseras-tu le lit royal de tes aïeux
 À la luxure infâme, à l'inceste odieux ?...
 Pourtant, quelque dessein que couve ta colère,
 Ne va pas te souiller du meurtre de ta mère.
 Laisse son jugement au Dieu maître et vainqueur,
 Et sa peine au remords qui lui ronge le cœur ! –
 Adieu ! Je dois partir : à mes yeux se dérobe
 Le feu pâle et glacé des vers luisants ; c'est l'aube.
 Adieu, mon fils, adieu ! – Souviens-toi ! souviens-toi !
 (Le fantôme disparaît.)

Scène III

Hamlet, seul

Ô légions du ciel ! sol qui trembles sous moi !
 Enfer toujours béant pour l'assassin ! – Silence !
 Fais silence, mon cœur ! Vous point de défaillance,
 Mes muscles, prêtez-moi votre plus ferme appui !
 Il m'a dit : « Souviens-toi ! » Pauvre chère âme ! oh ! oui,
 Oui, tant que le passé dans ce cœur pourra vivre,
 Oui, je me souviendrai. Soyez rayés du livre
 De ma mémoire, vous, rêves froids et mesquins,
 Vulgaires souvenirs, sentence des bouquins,
 Conquêtes sans valeur de l'étude frivole,
 Vaines impressions d'une jeunesse folle,
 Soyez rayés ! J'écris sans mélange insolent

L'ordre seul de mon père au registre tout blanc,
 Et j'en efface tout ! – jusqu'à l'amour féconde
 Qui seule à mes regards pouvait dorer le monde
 Et parfumer mon cœur à tant de maux offert,
 Comme fait un beau lis éclos dans un désert !
 Adieu donc au bonheur, adieu, mon Ophélie !
 Un seul désir me presse, un seul serment me lie. –
 (Tirant ses tablettes.)

Mes tablettes ? Notons qu'on peut, la rage au sein,
 Sourire, et, souriant, n'être qu'un assassin.
 En Danemark, du moins, ce n'est pas chose insigne.
 (Il trace un mot sur ses tablettes et frappe dessus.)
 Vous êtes là, cher oncle ! À présent ma consigne :
 « Adieu, mon fils, adieu ! Souviens-toi ! » J'ai juré !

Scène IV

Hamlet ; Horatio et Marcellus, rentrant.

HORATIO, appelant

Seigneur !

MARCELLUS, de même

Seigneur Hamlet !

HAMLET

Et je me souviendrai !

HORATIO

Puis-je approcher, seigneur ?

HAMLET

Oui, viens. Viens donc, te dis-je.

(Horatio et Marcellus s'approchent.)

MARCELLUS

Eh bien ?

HORATIO

Qu'arrive-t-il, monseigneur ?

HAMLET

Un prodige !

Mais, sans plus de détails, il serait à propos

De nous serrer la main et d'aller en repos
 Chacun à notre gré ; – vous, soit à votre affaire,
 Soit à votre penchant : chaque homme a, dans sa sphère,
 Une affaire à finir, un penchant à choyer.
 Je n'ai ni l'un ni l'autre ; aussi vais-je prier.

HORATIO

Comme votre langage est étrange, équivoque !

HAMLET

Hélas ! je suis fâché, bien fâché qu'il vous choque.

HORATIO

Oh ! je ne vois pas là d'offense, monseigneur.

HAMLET

Si fait ! par saint Patrick ! j'offense votre honneur
 En gardant mon secret. Mais ma voie est étroite,
 Ne m'en veuillez donc point. Si ce que ma main droite
 Vient de résoudre était connu de l'autre main,
 Oui, je la trancherais moi-même avant demain.
 Maintenant, chers amis, bons compagnons de classe,
 De guerre et de plaisirs, je requiers une grâce.

HORATIO

Ordonnez, monseigneur.

HAMLET

Ne révélez jamais

Ce qu'aujourd'hui vos yeux ont vu.

HORATIO et MARCELLUS

Je le promets.

HAMLET

Faites-en le serment.

HORATIO

Sur l'honneur, je le jure.

MARCELLUS

Je le jure.

HAMLET

Jurez sur mon épée !

HORATIO

Injure !

Monseigneur ! deux serments pour des cœurs assurés !

HAMLET

N'importe ! sur l'épée, allons, jurez.

LE FANTÔME, sous terre

Jurez !

HAMLET

L'entendez-vous ?

HORATIO, tremblant

Seigneur, changeons un peu de place ;

Venez ici.

HAMLET, étendant l'épée

Posez là vos deux mains, de grâce !

Sur le fer et l'honneur, à jamais vous tairez

Ce que vous avez vu ?

LE FANTÔME, sous terre

Oui, sur le fer jurez.

HORATIO

Que veut dire ceci, Dieu profond ?

HAMLET

Ah ! la terre

Et le ciel, mes amis, cachent plus d'un mystère

Que la philosophie encor n'a pas rêvé.

Revenons là. Chacun de vous soit préservé

Par la grâce ! – Écoutez. Peut-être ma conduite

Sera-t-elle bizarre, étrange par la suite.

Peut-être je feindrai l'égarément des fous !

En me voyant alors, messieurs, promettez-vous

De ne pas secouer la tête de la sorte,

Ni de croiser ainsi les bras, disant : « N'importe !

Nous connaissons la cause ! » ou bien : « Si l'on voulait

Dire ce qu'on a vu ! si l'un de nous parlait ! »

Ou bien : « Feinte folie ! » ou telle autre parole

Laissant à présumer que vous avez un rôle

Dans ma vie inconnue ? Oui, vous me l'assurez,
Chers amis, pas un mot ! pas un souffle !

LE FANTÔME, sous terre

Jurez !

HORATIO et MARCELLUS

Nous jurons !

HAMLET, remettant son épée au fourreau

Calme-toi, là-bas, pauvre âme en peine !

Ainsi, j'ai pour garant votre amitié. La mienne
Se fie à vous, messieurs, de tout cœur, et, si peu
Que puisse faire Hamlet, avec l'aide de Dieu,
Pour prouver l'union sainte qui nous rassemble,
Pauvre homme, il le fera ! Venez, rentrons ensemble,
Rentrons. – Toujours le doigt sur les lèvres, amis !
Quelque événement sombre à nos temps est promis.
Mais pourquoi le Seigneur, pour servir sa colère,
Prend-il donc un mortel, quand il a le tonnerre ?

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME PARTIE

Une chambre dans le château.

Scène première

Polonius, assis, lisant la lettre d'Hamlet ; Ophélie.

OPHÉLIE, entrant vivement

Mon père !

POLONIUS

Qu'est-ce donc ? et qui vous trouble ainsi ?

OPHÉLIE

Oh ! si vous saviez !

POLONIUS

Quoi ?

OPHÉLIE

Sommes-nous seuls ici ?

POLONIUS

Oui. Qu'est-il arrivé ?

OPHÉLIE

J'étais en train de coudre

Quand le seigneur Hamlet, – mon Dieu, quel coup de

[foudre !

Nu-tête, haletant et les cheveux épars,

Son pourpoint déchiré, tremblant, les yeux hagards,

Les genoux se heurtant, et pâle ! – oh ! ce front pâle

Rapportait de l'enfer quelque terreur fatale ! –

Dans ma chambre est entré...

POLONIUS

Fou, par amour pour toi ?

OPHÉLIE

Mon père, je ne sais, mais vraiment je le croi !

Me serrant le poignet, il s'écarte, il s'arrête,

Ramène ainsi sa main au-dessus de ma tête,

Et, rêveur, analyse et parcourt tous mes traits,

Comme s'il eût voulu les dessiner.

POLONIUS

Après ?

OPHÉLIE

Il a gardé longtemps cette morne attitude,
Balançant son haut front avec inquiétude
Et secouant mon bras. Enfin, il a poussé
Un soupir si profond, que tout son corps brisé
A pensé défaillir sous cet effort.

POLONIUS, stupéfait

C'est drôle !

OPHÉLIE

Puis, la tête tournée ainsi vers son épaule,
Il est sorti, du pas d'un être surhumain
Qui sait bien sans regard retrouver son chemin !
Et, tout fixant ses yeux sur moi d'étrange sorte,
Lentement, sans y voir, il a gagné la porte.

POLONIUS

Pure extase d'amour ! à mon tour, je le croi !
C'est bien la passion. – Je vais tout dire au roi. –
La folle passion, fléau mortel des hommes,
Qui se ronge elle-même, et, tous tant que nous sommes,
Du désespoir nous pousse au sombre égarement.
Ne l'as-tu pas aussi traité trop durement ?

OPHÉLIE

Je n'ai fait qu'obéir à votre ordre suprême,
Mon père : ce matin, vous m'avez dit vous-même
Que j'étais en danger près du seigneur Hamlet
Et devais de sa part refuser tout billet,
Même en vous le montrant ! Il m'en a fait remettre
Un autre, et, sans l'ouvrir, j'ai renvoyé sa lettre.

POLONIUS

Bélfêtre que je suis ! Oh ! mon Dieu, c'est cela,
Je me suis trop pressé, c'est ma faute, voilà !

Pourquoi l'ai-je jugé d'un coup d'œil si rapide ?
 J'ai cru qu'il s'amusait de toi ! soupçon stupide !
 Les jeunes vont chercher leur perte étourdiment ;
 Mais, vieux, nous échouons, nous, par discernement.
 – Le roi ! – Sors, chère enfant ; je ne vais rien lui taire.

OPHÉLIE

Cependant, ménagez votre fille, mon père !

POLONIUS

Oui ; mais nous répondons de son royal neveu,
 Et le silence a plus de dangers que l'aveu.

(Ophélie sort ; Polonius reste à la porte.)

Scène II

Le roi, la reine, Guildenstern, Rosencrantz, Polonius.

LE ROI

Rosencrantz, Guildenstern, c'est Dieu qui vous envoie
 Pour rendre à notre Hamlet la raison et la joie !
 Ah ! vous ne l'allez pas reconnaître aujourd'hui.
 Âme et visage, hélas ! en lui, rien n'est plus lui.
 Ce qui le trouble tant, c'est la mort de son père.
 Pas d'autre cause ! – non, pas d'autre, je l'espère ! –
 Vous, mes amis, enfants, vous partagez ses jeux,
 Jeunes gens, ses plaisirs, ses goûts plus orageux.
 Restez, pour réveiller la joyeuse folie
 Dans cet esprit qui meurt fou de mélancolie,
 Et découvrez le mal qui le fait dépérir,
 Pour qu'avertis par vous, nous le puissions guérir.

LA REINE

Hamlet parle de vous, chers messieurs, à toute heure,
 Votre part dans son cœur est toujours la meilleure ;
 Demeurez, aidez-nous de vos soins éclairés,
 Et ce que tient un roi dans ses mains, vous l'aurez.
 Eh bien ? nous restez-vous ?

ROSENCRANTZ

Oh ! vous êtes la reine,
Et votre volonté, madame, est souveraine !

GUILDENSTERN

Vous, madame, prier ? Commandez, nous voici !

LE ROI

Cher Guildenstern, et vous, Rosencrantz, oh ! merci.

LA REINE

Cher Rosencrantz, et, vous, Guildenstern, mille grâces !
Que le ciel rende ici vos efforts efficaces !

Vous irez voir bientôt mon Hamlet, n'est-ce pas ?

GUILDENSTERN

Nous allons le trouver, madame, de ce pas !

(Les deux jeunes gens sortent.)

Scène III

Le roi, la reine, Polonius.

POLONIUS

À mon tour, monseigneur ! une bonne nouvelle !

LE ROI

En annoncez-vous d'autre ?

POLONIUS

Ah ! vous savez mon zèle.

Je mets au même rang, monseigneur, croyez-moi,
Mes devoirs envers Dieu, mon dévouement au roi.
Or, à moins qu'une fois mon esprit perspicace
Ne se trouve en défaut, je crois, toujours sagace,
Savoir à point nommé pourquoi le prince est fou.

LE ROI

Oh ! parlez ! parlez vite !

POLONIUS

Allant sans savoir où,
Si j'allais disserter, sire, en votre présence
Sur le pouvoir suprême et sur l'obéissance,
Sur la nuit, sur le jour, sur le temps, – sans nul fruit

Ce serait gaspiller le temps, le jour, la nuit !
 Or, la concision de l'esprit étant l'âme,
 Je vous dirai donc, sire, – écoutez-moi, madame ! –
 Qu'il faut saisir d'abord la cause de l'effet,
 Ou la cause plutôt de cet esprit... défait ;
 Car l'effet – qui défait cet esprit – a sa cause.
 Or, voici maintenant le vrai sens de la chose :
 J'ai ma fille ; je l'ai, car elle m'appartient ;
 Et la docile enfant que le devoir contient
 A remis ce billet entre mes mains fidèles :

(Lisant.)

« À mon ange Ophélie, à la reine des belles. »
 Reine des belles ! Peuh ! vulgaire compliment !

LA REINE

Est-ce écrit par Hamlet ?

POLONIUS

Par lui-même, oui, vraiment !

(Il lit.)

« Doutez qu'au firmament l'étoile soit de flamme ;
 Doutez que dans les cieux marche l'astre du jour ;
 La sainte vérité, doutez-en dans votre âme !
 Doutez de tout enfin, mais non de mon amour !
 Mon cœur, pour moi, n'est point un thème à poésie,
 Je ne mets pas mes pleurs en vers de fantaisie ;
 Mais laissez-moi vous dire humblement, simplement :
 Je vous aime d'amour, je vous aime ardemment,
 Et, jusqu'à ce que l'âme à mon corps soit ravie,
 Cet Hamlet qui vous parle est à vous, chère vie ?
 HAMLET ! »

(Montrant la lettre.)

Voyez plutôt. – Ma fille avant ce jour,
 M'avait appris déjà, du reste, cet amour.

LE ROI

Ophélie a donc mal accueilli son hommage ?

POLONIUS

Comment me jugez-vous ?

LE ROI

Mais loyal, probe et sage.

POLONIUS

Me jugeant donc ainsi, qu'eussiez-vous dit de moi
 Si j'avais accepté cet amour sans effroi,
 Si j'avais fait mon cœur à mon honneur rebelle ?
 Oh ! que non pas ! J'ai dit nettement à la belle :
 « Le prince Hamlet n'est pas de ta sphère, bijou,
 Et tu vas sur-le-champ t'enfermer au verrou,
 Et me tout repousser, et cadeaux et grimoire ! »
 Elle l'a fait ! et lui, pour abrégé l'histoire,
 La tristesse l'a pris, ensuite le dégoût,
 Ensuite l'insomnie, et puis l'ennui de tout,
 Et puis le désespoir, puis enfin la folie
 Où son cœur naufragé se débat et s'oublie !

LE ROI, à la reine

Est-ce que vous croyez... ?

LA REINE

C'est possible, en effet.

POLONIUS

Quand m'est-il arrivé d'avancer quelque fait
 Qui se soit trouvé faux ?

LE ROI

Je ne sais, à vrai dire.

POLONIUS, montrant alternativement
 sa tête et ses épaules

Faites sauter ceci de dessus cela, sire,
 Si je vous ai trompé ! J'irais, lorsque j'y suis,
 Chercher la Vérité jusqu'au fond de son puits.

LE ROI

Mais des preuves ?

POLONIUS

Le prince en cette galerie

Aime à rêver. Cachés par la tapisserie,
 Nous lui dépêcherons ma fille quelque jour,
 Et nous écouterons. S'il n'est fou par amour,
 Retirant à l'État son appui le plus ferme,
 Vous pourrez m'envoyer diriger une ferme.

LE ROI

Soit ! essayons.

LA REINE, regardant vers la porte

Hamlet ! toujours sombre, mon Dieu !

Il s'avance en lisant.

POLONIUS

Éloignez-vous un peu.

Laissez-moi d'abord seul le sonder, je vous prie,
 Et je vous en rendrai bon compte, je parie.

(Sortent la reine et le roi.)

Scène IV

Polonius, Hamlet, lisant.

POLONIUS

Comment va monseigneur Hamlet ?

HAMLET

Bien, Dieu merci !

POLONIUS

Est-ce que monseigneur ne me remet pas ?

HAMLET

Si !

Vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS

Sur ma tête !

Vous vous trompez !

HAMLET

Tant pis ! Vous seriez plus honnête.

POLONIUS

Plus honnête ?

HAMLET

Et, mon cher, être honnête, aujourd'hui,
C'est bien être trié sur dix mille.

POLONIUS

Hélas ! oui,

La chose est trop réelle !

HAMLET

Avez-vous une fille ?

POLONIUS, à part

Il y tient !

(Haut.)

Oui, seigneur.

(À part.)

Pauvre esprit qui vacille !

Me croire, ah ! c'est fort drôle ! un marchand de poisson.
Le mal est sérieux. Pas l'ombre de raison !

Au fait, je m'en souviens, dans mes jeunes années,

L'amour m'a fait passer de cruelles journées,

Et mes maux quelquefois approchaient de ses maux.

(Haut.)

Que lisiez-vous, seigneur ?

HAMLET

Des mots, des mots, des mots !

POLONIUS

Mais le sujet du livre ?

HAMLET

Oh ! pure calomnie !

Le satirique assure, en sa pauvre ironie,

Que les vieux sont ridés, que leurs cheveux sont gris,

Que l'ambre coule à flot de leurs yeux appauvris,

Que leur esprit est faible et leur jarret débile,

Vérités dont je jure aussi, sans être habile !

Mais qu'il est malséant d'écrire, selon moi ;

Car, enfin, vous auriez mon âge, que je croi,

Si vous pouviez, du temps fuyant les maléfices,

Marcher à reculons, comme les écrevisses.

POLONIUS, à part

C'est fou ! mais sa folie a du sens par lambeau.

(Haut.)

Venez-vous changer d'air ?

HAMLET

Où donc ? Dans mon tombeau ?

POLONIUS, à part

C'est un moyen, au fait ! la réponse est sentie !

Les fous trouvent parfois certaine repartie

Que l'esprit le plus sain n'inventa pas toujours.

Quittons-le. Mais il faut, certes, qu'un de ces jours,

Par quelque circonstance habilement prévue,

Entre ma fille et lui, j'amène une entrevue.

(Haut.)

Je prends très-humblement congé de vous, seigneur.

HAMLET

Prenez, monsieur, prenez ! je ne puis, en honneur,

Vous abandonner rien d'une âme plus ravie,

À part ma vie ! à part ma vie ! à part ma vie !

POLONIUS

Adieu donc, monseigneur.

HAMLET, à part, haussant les épaules

Le vieux fou ! quel ennui !

POLONIUS, rencontrant à la porte

Rosencrantz et Guildenstern

Sans doute, vous cherchez le seigneur Hamlet ?

ROSENCRANTZ

Oui.

POLONIUS

Le voici.

GUILDENSTERN

Dieu vous garde !

(Sort Polonius.)

Scène V

Hamlet, Guildenstern, Rosencrantz.

GUILDENSTERN, courant à Hamlet

Ô monseigneur !

ROSENCRANTZ

Cher maître !

HAMLET

Mes bons amis ! c'est vous ! Ah ! je me sens renaître !
Votre main ! votre main ! Comment donc allez-vous ?

ROSENCRANTZ

Comme de bons vivants, narguant le sort jaloux,
Heureux sans bonheur lourd et sans joie importune.

GUILDENSTERN

Non pas brillants rubis au front de la fortune...

ROSENCRANTZ

Mais non pas humbles clous qu'elle foule du pié.

HAMLET

Vous avez sa ceinture, ô cher couple envié.
Vous avez ses faveurs, sans qu'elle les chicane.
(À part.)

Ce n'est pas étonnant, c'est une courtisane !
(Haut.)

Quoi de neuf ?

ROSENCRANTZ

Rien.

GUILDENSTERN

Si fait ! le monde se fait bon.

HAMLET

C'est donc qu'il sent sa fin, ce vieux monde barbon !
Mais, mon cher, la nouvelle est bien conjecturale.
Une autre question un peu moins générale :
Quels griefs le destin a-t-il eus contre vous,
Amis, qu'il vous envoie en prison avec nous ?

GUILDENSTERN

Comment ? quelle prison ?

HAMLET

Ce pays, c'en est une !

ROSENCRANTZ

Eh ! mais la terre, alors ?...

HAMLET

Est la prison commune

Où l'on entre pleurant et d'où pleurant on sort !

Un ange en tient la clef, – c'est l'ange de la mort !

GUILDENSTERN

Nous n'envisageons pas, ma foi, ce pauvre monde

Si tristement, seigneur !

HAMLET

Prison, prison profonde,

Cercle de noirs cachots, de caveaux ténébreux,

Dont notre Danemark est un des plus affreux !

ROSENCRANTZ

Nous ne le voyons pas ainsi.

HAMLET

C'est fort possible.

Le Danemark, pour vous, est donc un champ paisible ?

Soit ! chacun fait son bien, son mal à sa façon.

Pour moi, le Danemark est pis qu'une prison.

ROSENCRANTZ

Je vois ! l'ambition et ses songes de flamme

Laissent ce vaste État trop étroit pour votre âme.

HAMLET

Moi ! j'aurais pour empire une coque de noix,

Que je m'y trouverais, mon Dieu, le roi des rois...

Si je n'y faisais pas parfois de mauvais rêves.

GUILDENSTERN

Rêves d'ambition sans remède et sans trêves !

L'ombre d'un rêve, au fait, c'est tout l'ambitieux,

N'est-ce pas ?

HAMLET

Mes amis, vous raisonnez au mieux.
Mais ne raisonnons pas, c'est bien assez de vivre.
Venez-vous à la cour ?

ROSENCRANTZ

Tout prêts à vous y suivre.

HAMLET

Et vous venez pour moi ?

GULDENSTERN, avec embarras

Monseigneur... oui.

HAMLET

Vraiment !

Ah ! pauvre que je suis, même en remerciement !
Mille grâces, messieurs ! mais, là, sans hyperbole,
Mille grâces de moi valent bien une obole ! –
Ainsi, c'est de vous seuls et sans être poussés,
Que vous m'offrez vos vœux, vœux désintéressés ?

ROSENCRANTZ

Mais, monseigneur, sans doute !

HAMLET

Ainsi, c'est par pur zèle ?

Allons, de l'abandon ! parle, toi, mon fidèle !

GULDENSTERN, bas, à Rosencrantz

Que dire ?

(Haut.)

Monseigneur !...

HAMLET

Eh ! mon Dieu, répondez,

Répondez, voilà tout, que l'on vous a mandés.
Oui, j'en lis dans vos yeux les aveux manifestes
Que vous ne savez pas déguiser, cœurs modestes !
Je sais que c'est la reine et notre excellent roi
Qui vous ont fait venir.

ROSENCRANTZ

Mais, monseigneur, pourquoi ?

HAMLET

Pourquoi ? – Tenez, amis, je vais parler sans feinte,
 Et le secret du roi restera sans atteinte. –
 J'ai, depuis quelque temps, comment ? je n'en sais rien,
 Perdu toute gaîté. Je ne fais rien de bien.
 L'ennui, brouillard glacé, trompe mon cœur avide.
 La terre, ce jardin, me semble morne et vide.
 Le ciel, ce dais d'azur, ce divin firmament,
 Qui sur tout notre bruit règne paisiblement,
 Cette voûte infinie où scintille l'étoile,
 Rayon du jour céleste entrevu sous le voile,
 N'a plus pour mon esprit accablé par le sort
 Que nuages de deuil et que vapeurs de mort.
 L'homme est beau ! l'homme est roi des choses éternelles !
 Son front a des rayons, et son âme a des ailes !
 Quand l'idée ou l'amour l'éclairent de leur feu,
 Ses actes sont d'un ange et ses pensers d'un Dieu !
 Mais l'homme, fût-il grand comme la terre entière,
 Poussière, voilà tout, redeviendra poussière !
 L'homme ne me plaît pas ! – Vous riez ?

GULDENSTERN

Je pensais

Que nos pauvres acteurs auraient peu de succès,
 En ce cas...

HAMLET

Quels acteurs ?

ROSENCRANTZ

Des gens que, sur la route,
 Nous avons rencontrés, et qui venaient sans doute
 Vous offrir leurs talents. Ils manqueront leur but.

HAMLET

Au contraire ! Leur roi recevra mon tribut ;
 Le chevalier errant fera sonner sa lame ;
 L'amoureux, à bon prix, soupirera sa flamme ;

Le bouffon nous mettra les deux mains sur les flancs ;
 L'amante sans pitié hachera les vers blancs,
 Plutôt que de celer son ardeur sans seconde...
 Et je regarderai, moi, faire tout le monde.

(Bruit au dehors.)

GULDENSTERN

Ah ! les comédiens, je pense, monseigneur.

HAMLET

Qu'ils soient les bienvenus, messieurs, dans Elseneur.
 Je veux être pour eux tout plein de courtoisie ;
 Je les ai déjà vus, et leur troupe est choisie.
 Ne vous choquez donc point, vous êtes prévenus ;
 Car, bien plus qu'eux encor, vous êtes bienvenus. –
 Mais mon oncle, mon père, et ma tante, ma mère,
 S'abusent, quant à moi, d'une étrange chimère.

ROSENCRANTZ

En quoi donc ?

HAMLET

Je suis fou, quand le vent, refroidi,
 Souffle nord-nord-ouest ; mais, s'il vient du midi,
 On me verra toujours, tant je garde ma tête !
 Distinguer un hibou d'avec une chouette.

Scène VI

Les mêmes, Polonius.

POLONIUS

Salut, messieurs !

HAMLET, à part

À bon entendeur demi-mot !

Il marche à la lisière encor, ce grand marmot.

(Déclamant.)

Du temps que Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS

Les acteurs sont ici, monseigneur.

HAMLET

Vrai, brave homme ?

(Il chante)

Chaque acteur, tragique ou non,
Vient monté sur son ânon...

POLONIUS

Monseigneur, des acteurs excellents ! Comédie,
Chronique, pastorale, et drame, et tragédie,
Ils savent jouer tout, avec, sans unité,
Sénèque et ses douleurs, Térence et sa gaîté.

HAMLET

C'est bien, mon vieux Jephthé.

POLONIUS

Moi, Jephthé ?

HAMLET

Sans nul doute.

N'as-tu pas une fille ?

(Il chante.)

Une fille unique et charmante,
Une fille qu'il adorait...

POLONIUS, à part

Encor ma fille !

HAMLET

Écoute !

(Il chante.)

Mais, sur terre, de toute chose
N'est-ce pas le ciel qui dispose ?
Et ce qui devait arriver,
Aurait-on pu s'en préserver ?

Recourir, pour la fin, au troisième couplet
Du Noël si connu !

Scène VII

Les mêmes, les comédiens.

UN COMÉDIEN

Salut au prince Hamlet !

HAMLET

Vous êtes bienvenus, messieurs, dans ma demeure,
 Et, par ma foi ! je veux vous entendre sur l'heure ;
 Car j'ai besoin de vous. Demain, bon fauconnier,
 Je prétends vous lancer, – je sais sur quel gibier.
 Voyons, pour commencer, à toi, mon camarade.
 En attendant, peux-tu nous dire une tirade ?
 Tiens, ce morceau, tu sais, que j'aimais... attends donc...
 C'était dans le récit d'Énéas à Didon.

LE COMÉDIEN

Je sais...

HAMLET

Encore un mot, si tu veux le permettre.

LE COMÉDIEN

Parlez ! n'êtes-vous pas le seigneur et le maître ?

HAMLET

Je voudrais te donner des conseils.

LE COMÉDIEN

Monseigneur !...

HAMLET

Tu les suivras ?

LE COMÉDIEN

Comment ! c'est pour moi trop d'honneur !

HAMLET

De tel acteur fameux que j'ai vu sur la scène,
 Et dont la grosse voix m'a fait bien de la peine,
 Ne va pas, compagnon, imitant le travers,
 Comme un crieur public, beugler tes pauvres vers.
 Il ne faut pas, non plus, de ton geste rapace,
 Fendu comme un compas, accaparer l'espace.
 Reste maître de toi : jamais d'effet criard !
 Garde aux troubles du cœur la dignité de l'art,
 Et, quand la passion entraîne, gronde et tonne,
 Tâche que l'on admire avant que l'on s'étonne.
 Quel supplice d'entendre et de voir des lourdauds,

Qui, mettant sans remords un amour en lambeaux,
 Déchirent à la fois la pièce et vos oreilles !
 Tandis que le public, à ces grosses merveilles,
 Stupéfait, applaudit les grands cris, les grands bras !
 Et siffle un noble acteur qui ne l'assourdit pas.
 Le fouet à ces braillards drapés en matamore
 Qui sur *l'affreux tyran* enchérissent encore !
 Évite ces défauts.

LE COMÉDIEN

Prince, je tâcherai.

HAMLET

Pourtant, pas de froideur et pas d'air maniéré ;
 Accorde habilement ton geste et ta parole,
 Et fais que la nature éclate dans ton rôle.
 La nature avant tout ! La scène est un miroir
 Où l'homme, tel qu'il est, bien et mal, se doit voir ;
 Où siècles qu'on oublie et pays qu'on ignore
 Reprennent leur allure et viennent vivre encore.
 Si l'image est outrée ou le reflet pâli,
 Que le vulgaire y trouve un chef-d'œuvre accompli.
 Un esprit éclairé qui vous fera la guerre,
 Pour vous, doit l'emporter, seul, sur tout le vulgaire.
 Oh ! j'ai vu maint acteur dont on disait grand bien
 Et dont l'aspect pourtant n'avait rien de chrétien,
 Ni même de païen, ni d'humain, à vrai dire !
 Et qui, gesticulant, hurlant, comme en délire,
 Semblait un pauvre essai qu'un grossier apprenti
 Pour singer la nature avait un jour bâti,
 Et qui, tronqué, manqué, gauche et sans harmonie,
 Pour notre humanité n'était qu'une ironie !

LE COMÉDIEN

Ces défauts chez nous sont quelque peu réformés.

HAMLET

Qu'ils le soient tout à fait. Vos bouffons mal grimés

Jettent parfois leur rire et leurs farces, les drôles !
 À travers l'intérêt poignant des autres rôles ;
 C'est fat et c'est stupide ! Et maintenant, *dixi*.
 Tu peux donc commencer quand tu voudras.

LE COMÉDIEN

Merci.

(Délamant.)

Ah ! quiconque a pu voir Hécube échevelée,
 Pâle, nu-pieds, courir la ville, désolée,
 Portant quelque lambeau pour diadème au front,
 Et pour manteau royal la guenille et l'affront,
 A sans doute maudit la fortune insolente !
 Et, quand Pyrrhus foula la dépouille sanglante
 De Priam, un vieillard, un père ! au cri d'horreur
 Que la reine a jeté, les dieux, avec terreur,
 Certes ont senti frémir leurs cœurs sourds aux alarmes !
 Et l'œil ardent du jour a dû verser des larmes !

POLONIUS

Mais voyez donc ! il pleure ! il pâlit ! Oh ! cessez !

HAMLET

Bien ! Le reste à plus tard. Pour le moment, assez.

(À Polonius.)

Que ces comédiens, monsieur, soient, je vous prie,
 Traités avec honneur, et sans mesquinerie ;
 Car ils sont la chronique et le miroir des temps ;
 Et mieux vaudrait pour vous et pour vos soixante ans
 Avoir sur votre tombe une épitaphe infâme,
 Que d'encourir, vivant, un seul instant leur blâme.

POLONIUS

Bien ! ils seront traités, mon prince, à leur valeur.

HAMLET

Beaucoup mieux ! beaucoup mieux ! Si chacun, par
 [malheur,

N'était jamais traité que selon ses mérites,
 Qui pourrait échapper aux étrivières, dites ?

Vos hôtes sont petits, consultez votre rang,
Et, plus ils sont petits, plus vous en serez grand !
Emmenez-les.

POLONIUS, aux acteurs

Venez.

HAMLET, retenant le comédien, bas

Attends ! Prends cette bague.

Pourriez-vous nous jouer *le Meurtre de Gonzague* ?

LE COMÉDIEN

Quand ?

HAMLET

Demain.

LE COMÉDIEN

Oui, sans doute.

HAMLET

Et pourrais-tu bien, toi,

Glisser dans le récit quinze ou vingt vers de moi ?

LE COMÉDIEN

Oui, mon prince.

HAMLET

C'est bien ; je vais te les écrire.

Suis ce brave seigneur, et garde-toi d'en rire.

(À Rosencrantz et à Guildenstern.)

Adieu, jusqu'à ce soir.

ROSENCRANTZ

Adieu, mon cher seigneur.

HAMLET, rassemblant dans le même geste

Rosencrantz, Guildenstern et les comédiens

Vous êtes bienvenus, messieurs, dans Elsenaur.

(Tous sortent.)

Scène VIII

Hamlet, seul.

Seul enfin ! pauvre fou, misérable et risible !

N'est-ce pas monstrueux ? un acteur insensible

Peut, dans un rôle appris, rêve de passion,
Dresser son cœur d'avance à cette émotion !
Contraire aux pleurs ses yeux, à la pâleur sa joue,
Frémir, briser sa voix ! puis il dira qu'il joue !
Et le tout, s'il vous plaît, pour Hécube... pour rien !
Que peut lui faire Hécube, à ce comédien
Qui sanglote à ce nom ? Oh ! Dieu ! mais, à ma place
S'il ressentait la haine ou l'horreur qui me glace,
Il inonderait donc la scène de ses pleurs ;
Il ferait tout trembler en criant ses douleurs ;
Il renverrait les bons, tristes dans leur clémence,
Les ignorants rêveurs, les méchants en démente !
Et tous croiraient avoir, dans leur rêve oublieux,
La foudre à leur oreille et la mort à leurs yeux.
Mais moi, faible, hébété, je vais, âme asservie,
Œil fixe et bras pendants, dans mon rôle et ma vie.
Et je ne trouve pas un seul cri dans mon sein
Pour ce roi détrôné par un vil assassin !...
Ah ! c'est qu'aussi parfois m'arrête un doute sombre.
Si ce spectre chéri, ce fantôme, cette ombre,
Si c'était le démon qui me voulût gagner ?
Un cœur mélancolique est facile à damner !
Et Satan est bien fin ! – Mais, voyons, on raconte
Qu'au théâtre un coupable, en revoyant sa honte
Sous un aspect vivant et dans un jeu parfait,
Lui-même a quelquefois proclamé son forfait !
Eh bien, en tribunal érigeons le spectacle.
Si Dieu me veut convaincre, il me doit un miracle !

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME PARTIE

*La salle du premier acte ; seulement,
on a construit un théâtre au fond.*

Scène première

Le roi, la reine, Polonius, Ophélie, Rosencrantz, Guildenstern.

ROSENCRANTZ

Lui-même reconnaît et sent bien son délire.

LE ROI

Mais la cause ? la cause ?

GUILDENSTERN

Il ne veut pas la dire,

Et ne la laisse pas soupçonner aisément.

On le presse, il s'enfuit dans son égarement.

LA REINE

Mais quelque passe-temps le distrairait, sans doute.

ROSENCRANTZ

Nous avons rencontré des acteurs sur la route,

Dont la vue a paru déridier son ennui,

Et je crois qu'ils joueront, dès ce soir, devant lui.

POLONIUS

Ce fait est vrai : voyez, dans cette galerie,

On a construit la scène, et le prince vous prie

D'être là, monseigneur et madame, ce soir.

LE ROI

De grand cœur ! ce désir me donne bon espoir.

(Se levant, à Rosencrantz et à Guildenstern.)

Vous allez, chers messieurs, reconduire la reine.

(À la reine.)

Je veux voir si l'amour cause vraiment sa peine ;

Or, Ophélie ici va, comme par hasard,

Le rencontrer, et nous, cachés là, quelque part,

Nous écouterons tout.

LA REINE

Je sors. Chère Ophélie,
Si ta grâce charmante a produit sa folie,
Si tu lui rends l'esprit par ton doux abandon,
Je serai bien heureuse.

OPHÉLIE

Oh ! madame, et moi donc !
(La reine sort avec Rosencrantz et Guildenstern.)

Scène II

Le roi, Polonius, Ophélie.

POLONIUS, menant Ophélie à un prie-Dieu
Agenouillez-vous là.

(Au roi.)

Pour nous, cachons-nous, sire.

(À Ophélie.)

Pour avoir un maintien, faites semblant de lire.
Il arrive souvent – et ce n'est pas le mieux ! –
Qu'avec un air dévot et des dehors pieux,
Nous finissons par faire un saint du diable même.

LE ROI, à part

Ô vérité terrible et qui crie anathème
Dans le fond de mon cœur ! Sous son masque fardé,
L'affreuse courtisane a le front moins ridé
Que mon forfait n'est noir sous sa face hypocrite.

POLONIUS

Voici le prince Hamlet ; retirons-nous bien vite,
Sire.

(Ils se cachent.)

Scène III

Polonius et le roi, cachés ; Ophélie, agenouillée au
troisième plan ; Hamlet, entrant par une porte du deuxième.

HAMLET, sans voir Ophélie

Être ou n'être pas, voilà la question !

Que faut-il admirer ? la résignation,
 Acceptant à genoux la fortune outrageuse,
 Ou la force luttant sur la mer orageuse,
 Et demandant le calme aux tempêtes ? – Mourir !
 Dormir ! et rien de plus, et puis ne plus souffrir !
 Fuir ces mille tourments pour lesquels il faut naître !
 Mourir ! dormir ! – Dormir ! qui sait ? rêver peut-être !
 – Peut-être !... ah ! tout est là ! Quels rêves peupleront
 Le sommeil de la mort lorsque, sous notre front,
 Ne s'agiteront plus la vie et la pensée ?
 Doute affreux qui nous courbe à l'ornière tracée !
 Eh ! qui supporterait tant de honte et de deuil !
 L'injure des puissants, l'outrage de l'orgueil,
 Les lenteurs de la loi, la profonde souffrance
 Que creuse dans le cœur l'amour sans espérance,
 La lutte du génie et du vulgaire épais ?...
 Quand un fer aiguisé donne si bien la paix !
 Qui ne rejetterait son lourd fardeau d'alarmes,
 Et mouillerait encor de sueur et de larmes
 L'âpre et rude chemin, si l'on ne craignait pas
 Quelque chose dans l'ombre, au delà du trépas ?
 Ce pays inconnu, ce monde qu'on ignore,
 D'où n'a pu revenir nul voyageur encore,
 C'est là ce qui d'horreur glace la volonté !
 Et, devant cette nuit, l'esprit épouvanté
 Garde les maux réels sous lesquels il succombe
 De préférence aux maux incertains de la tombe !
 Puis, ardente couleur, la résolution
 Descend aux tons pâlis de la réflexion ;
 Puis, l'effrayant aspect troublant toutes les tâches,
 Des plus déterminés le doute fait des lâches !

OPHÉLIE, à part

Son rêve plane en haut, mon amour pleure en bas.
 Aveuglé de clartés, il ne me verra pas !

HAMLET, apercevant Ophélie

Ophélie ! ô jadis ma vie et ma lumière !
Parle de mes péchés, ange, dans ta prière !

OPHÉLIE, se levant et venant à Hamlet

Comment vous êtes-vous porté ces deux jours-ci,
Seigneur Hamlet ?

HAMLET

Très-bien, Ophélia, merci.

OPHÉLIE, lui tendant un écrin

J'ai là des souvenirs que je voulais vous rendre
Déjà depuis longtemps ; veuillez donc les reprendre.

HAMLET

Que vous ai-je donné ? Je ne vous comprends pas.

OPHÉLIE

Hamlet ! je tiens de vous tous ces présents. Hélas !
À chacun était jointe une douce parole,
Et je me crus heureuse, et je n'étais que folle !
Mon amour maintenant vous devient importun,
Et ces gages si doux ont perdu leur parfum.
Reprenez-les. Allez ! laissez la pauvre femme ;
Car vous ne m'aimez plus, Hamlet, et, pour mon âme,
Les plus riches présents deviennent sans valeur,
Quand ce n'est que la main qui donne, et non le cœur.
Reprenez-les.

HAMLET, regardant Ophélie

Oui-da ! vertu ! délicatesse !

OPHÉLIE

Monseigneur !

HAMLET

Et beauté !

OPHÉLIE

Que dit donc Votre Altesse ?

HAMLET

Je dis que je ne vis jamais auparavant
Tant de dons réunis. – Entre dans un couvent.

OPHÉLIE

Dans un couvent ! Pourquoi, monseigneur ?

HAMLET

Pauvre fille !

Parce qu'un sort fatal poursuit tout ce qui brille,
 Et qu'en ce monde ingrat le silence et la nuit
 Valent mille fois mieux que le jour et le bruit.
 Car qu'est-ce que le bruit ? qu'est-ce que la lumière ?
 Le bruit, écho qui ment à sa cause première !
 La lumière, rayon au changeantes couleurs,
 Éclairant un beau jour sur dix ans de douleurs !
 Entre dans un couvent !

OPHÉLIE

Monseigneur !

HAMLET

Pauvre fille !

Là, du moins, pour toujours se fermera la grille
 Entre le monde impur et ton cœur innocent.
 Là, du moins, tu pourras, sous ton voile impuissant,
 Dans tes froids corridors, dans ta cellule sombre,
 Muette comme un marbre, et pâle comme une ombre,
 Loin du monde attristé de ton pudique adieu,
 Fleurir, lis virginal, sous le regard de Dieu,
 Et te trouver un jour, pure de toute fange,
 Symbole de candeur, dans la main d'un archange.

OPHÉLIE

Prier, aimer, mourir !... oui, j'ai rêvé souvent
 Que c'était là mon sort.

HAMLET

Entre dans un couvent,
 Pauvre fille ! Cela vaut mieux que d'être femme,
 Pour mentir au Seigneur d'une façon infâme,
 Et faire, sans pudeur, de ces serments d'amour
 Que l'on jure éternels, et qui durent un jour !

Que de perpétuer notre race maudite,
 En donnant la lumière à quelque âme hypocrite,
 Qui se détournera de la route du ciel
 Pour porter une pierre à la sombre Babel
 Que le noir souverain des éternels abîmes,
 Dans la nuit de l'enfer, bâtit avec nos crimes !

OPHÉLIE

Votre parole, Hamlet, me pénètre d'effroi !

HAMLET

Non, mais la vérité ! car, enfin, dites-moi,
 Ne vaudrait-il pas mieux pour moi, pauvre et débile,
 Pour moi, dont la raison incessamment vacille,
 Pour moi, par le destin d'avance condamné,
 Ne vaudrait-il pas mieux, ou n'être jamais né,
 Ou qu'entre les coussins de son lit adultère,
 À l'heure où je naquis, m'eût étouffé ma mère ?

OPHÉLIE

Prince !

HAMLET, à part

Je me trahis !

(Haut, se remettant et changeant de ton.)

Votre père est chez vous ?

OPHÉLIE

Oui, monseigneur.

HAMLET

Tirez sur lui tous les verrous,

Qu'il ne fasse du moins l'insensé qu'en famille !

(Fausse sortie.)

OPHÉLIE

Oh ! sa raison s'en va de nouveau.

HAMLET, revenant

Pauvre fille !

Écoute : si tu veux te marier pourtant,

Je te donne pour dot cet avis attristant :

Sois froide comme glace et blanche comme neige,

Eh bien, la calomnie avant un mois t'assiége.
Entre dans un couvent.

(Fausse sortie ; il revient encore.)

Ou, si tu tiens, ma foi,
Beaucoup au mariage, épouse un fou, crois-moi ;
Car un homme sensé pourra voir tout de suite
Quel niais fait de lui sa femme. – Au couvent, vite !
Bonsoir.

(Il sort.)

Scène IV

Ophélie ; le roi, et Polonius, cachés.

OPHÉLIE, regardant Hamlet s'éloigner

Dieu tout-puissant, rendez-lui la raison !

Ô dernier héritier d'une illustre maison !

Ô noble esprit perdu ! sublime intelligence

Tout à coup détrônée ! À la cour, élégance ;

Profondeur au conseil, valeur dans les combats !

L'espérance, la fleur de ces vastes États !

Le miroir du bon goût, le type de la grâce,

Le but de tous les yeux ! tout est mort ! tout s'efface !

Et moi, moi, triste et seule avec mes maux pesants,

Moi qui de sa tendresse ai respiré l'encens,

Qui buvais de sa voix l'enivrante harmonie,

Voir comme un luth brisé ce noble et fier génie

Ne plus rendre qu'un son discordant et railleur !

Avoir vu sa jeunesse et sa grâce en leur fleur,

Pour voir, le jour d'après, malheureuse Ophélie !

Tant d'espoir se flétrir au vent de la folie !

(Le roi et Polonius rentrent en scène.)

POLONIUS

Eh bien, moi, je persiste à croire, malgré tout,

Qu'une peine d'amour cause ce noir dégoût.

(À Ophélie.)

C'est bien, va, mon enfant, tu n'as rien à nous dire :
Nous avons écouté.

(Ophélie sort. Au roi.)

Si vous m'en croyez, sire,

La reine, ici, ce soir, va rester avec lui
Et lui demandera compte de son ennui
En reine impérieuse autant qu'en mère tendre,
Et, toujours caché là, je pourrai tout entendre.

LE ROI

Soit ! Ses secrets, ainsi, par lui, je les surprends.
Il sied de surveiller la démenche des grands.

(Il sort avec Polonius.)

CINQUIÈME PARTIE

Même décoration.

Scène première

Hamlet, puis Horatio.

HAMLET, à un serviteur

Va donc de nos acteurs presser un peu le zèle !

(Sort le serviteur.)

HORATIO, entrant

Mon prince !

HAMLET, l'apercevant

Horatio ! te voilà, mon fidèle !

HORATIO

Prêt à vous obéir, comme c'est mon devoir.

HAMLET

C'est toi qu'en vérité j'aime le plus à voir.

HORATIO

Oh ! monseigneur !

HAMLET

Allons, crois-tu que je te flatte ?

Tu n'es pas riche, ami ! Qu'une cour vile et plate
Se mette à deux genoux devant l'or vil et plat

Et gagne bassement la grandeur et l'éclat,
 C'est bien ! mais te flatter, toi de qui nul n'hérite,
 Toi qui, pour te nourrir, n'as rien que ton mérite !
 À quoi bon ? Non, vois-tu, dès que ce cœur aimant,
 Libre, a pu faire un choix avec discernement,
 Il a mis dans ton cœur sa plus chère espérance ;
 Car, sans sourciller, toi, tu portes la souffrance ;
 Car, biens et maux, tu vois tout d'un regard hautain,
 Philosophe toujours plus grand que le destin ! –
 Bien heureux qui maintient, ainsi fort, ainsi libre,
 Son sang et sa raison dans ce juste équilibre !
 Certes, je porterais ce héros, ce vainqueur,
 Dans mon cœur, comme toi, dans le cœur de mon cœur –
 Mais écoute : ce soir, dans le drame qu'on joue,
 Une scène a rapport, frère, je te l'avoue,
 À la mort de mon père. Eh bien, à cet endroit,
 Fixe sur Claudius ton regard calme et froid.
 Tu me comprends ? s'il reste indifférent et grave,
 Je n'ai vu l'autre nuit qu'un démon que je brave,
 Et mes soupçons ingrats sont plus noirs que l'enfer !
 Mais, si quelque terreur qu'il ne peut étouffer...
 Enfin, comme toujours, sois pénétrant et sage.
 Pour moi, j'aurai les yeux rivés à son visage !
 Puis, sur nos deux avis que nous rapprocherons,
 Nous pèserons son sort et nous prononcerons.

HORATIO

Bien ! si, pendant la pièce, un éclair de son âme
 M'échappe...

HAMLET

Ils viennent tous ! Allons, à notre drame !

Scène II

Les mêmes, le roi, la reine, Polonius, Ophélie,
Rosencrantz, Guildenstern, Marcellus, courtisans.

UN HUISSIER, annonçant

Le roi !

LE ROI, à Hamlet

Comment se porte Hamlet, ce soir ?

HAMLET

Ma foi !

On ne peut mieux ! je vis en caméléon, moi !

Oui, je me nourris d'air, de vapeur, de promesse ;

Aussi, voyez plutôt, sire, comme j'engraisse.

LE ROI

Vous parlez en énigme, et je n'y comprends rien.

HAMLET

Ni moi non plus.

(À Polonius.)

Monsieur, vous disiez, je crois bien,

Que vous aviez joué jadis la comédie

À l'Université ?

POLONIUS

Certes ! et la tragédie !

On m'a dit même habile entre tous les acteurs.

HAMLET

Que jouiez-vous ?

POLONIUS

César ! et les conspirateurs

Vingt fois au Capitole ont conjuré ma chute ;

Vingt fois je fus tué par Brutus...

HAMLET

Oh ! la brute !

Tuer un pareil veau !

(Au serviteur qu'il avait envoyé.)

Eh bien, tous sont-ils prêts ?

LE SERVITEUR

Ils attendent, seigneur.

LA REINE, à Hamlet,
 lui montrant un siège auprès d'elle
 Venez donc ici près,

Cher Hamlet, vous asseoir.

HAMLET

Merci, ma bonne mère ;
 Mais un aimant plus fort m'attire.

(Il montre Ophélie.)

POLONIUS, bas, au roi

Eh bien, chimère ?

HAMLET, à Ophélie

Madame, laissez-moi m'asseoir à vos genoux,
 Et mon bonheur ici fera bien des jaloux.

(Il se couche à ses pieds.)

OPHÉLIE

Qui vous rend donc si gai, seigneur ?

HAMLET

Qui, moi ?

OPHÉLIE

Vous-même.

HAMLET

Je suis votre bouffon. Quel est le but suprême
 Pour l'homme ? S'égayer ! Regardez l'air joyeux
 Qu'a ma mère ce soir, et pourtant, sous ses yeux,
 Le roi mon père est mort, ne voilà pas – deux heures.

OPHÉLIE

Eh ! mais voilà deux mois !

HAMLET

Pauvre femme ! tu pleures
 Deux longs mois ton époux ! Que le diable, en ce cas,
 Porte s'il veut le deuil ! quant à moi, je suis las
 De ces vêtements noirs ! Qu'on m'habille d'hermine !
 Deux mois sans que la mort par l'oubli se termine !

Alors, par Notre-Dame ! il faut croire et je crois
 Que le nom d'un héros lui survivra six mois,
 Pourvu qu'il ait bâti cependant mainte église.
 Sinon, il mourra, lui que tout immortalise !
 Comme feu Mardi-Gras enterré par ce chant :

(Il chante.)

Mardi-Gras,

Tu t'en vas !

(Le rideau de la scène du fond s'ouvre.

L'acteur représentant le prologue paraît.)

OPHÉLIE

Chut ! je veux écouter, vous êtes un méchant.

LE PROLOGUE

Nous réclamons de l'assistance,

Pour les acteurs son indulgence,

Pour la pièce sa patience.

(Il se retire.)

HAMLET

Devise d'une bague ou prologue d'un drame ?

OPHÉLIE

C'est bien court, monseigneur.

HAMLET

Comme un amour de femme.

(Gonzague et Bautista, roi et reine de théâtre,

entrent sur la seconde scène.)

GONZAGUE, sur le théâtre

Phébus a trente fois fait le tour de ce monde,

Semant de fleurs les prés, de perles semant l'onde ;

La lune au front d'argent, blonde sœur d'Apollon,

Trente fois a blanchi la cime et le vallon,

Depuis que le Destin, pour d'autres dur et sombre,

Ne nous a fait qu'un toit, qu'un soleil et qu'une ombre.

BAUTISTA, sur le théâtre

Puisse l'astre des nuits, puisse l'astre des jours

Mille fois de nouveau recommencer leur cours,

Avant que notre amour subisse quelque atteinte !

Mais bien souvent, hélas ! je frissonne de crainte
 À voir votre pâleur et votre accablement !
 Les femmes, vous savez, n'aiment qu'en s'alarmant !

GONZAGUE

Ah ! ta crainte a raison, ma pauvre bien-aimée :
 La vie en moi s'éteint lentement consumée ;
 Je vais bientôt mourir. Mais, toi, tu resteras
 Pour être heureuse encor ! qui sait ? dans d'autres bras.

BAUTISTA

Un nouveau mariage ? Oh ! vous blasphémez ! grâce !
 Que vous ai-je donc fait ? Moi, si vile et si basse !
 Pour qu'une femme, enfin, prenne un second époux,
 Il faut que le premier soit tombé sous ses coups !

HAMLET, regardant sa mère à travers les branches
 de l'éventail qu'il a pris des mains d'Ophélie

Voilà l'absinthe !

GONZAGUE

Vos paroles, sans doute, au fond du cœur sont prises ;
 Mais cette vie, hélas ! est pleine de surprises
 Qui rompent nos desseins, ou nos desseins, de feu,
 D'eux-même pâissant, s'éloignent avant peu.
 Vert, le fruit tient bien fort à la branche qui pousse ;
 Mûr, sur les gazons mous il tombe sans secousse.
 Les serments qu'on se fait dans l'exaltation
 Meurent du même coup avec la passion,
 Et la réalité trahit toujours le rêve,
 Et, contraire à nos vœux, notre destin s'achève,
 En ce monde changeant, où, sans exagérer,
 Les larmes savent rire et les rires pleurer !

BAUTISTA

Qu'au fond du désespoir tombent mes espérances !
 Que tout désir pour moi se traduise en souffrances !
 Que seule avec mon crime on me jette en prison !
 Que mes yeux n'aient que pleurs, ma coupe que poison !
 Que j'éprouve aux enfers ta vengeance jalouse,
 Si ta veuve, ô mon roi, devient jamais épouse !

HAMLET

Après tant d'imprécations !

GONZAGUE

Eh bien, je te crois donc. – Mais le sommeil joyeux
 Engourdit ma douleur et me ferme les yeux...
 Laisse-moi reposer un instant, bien-aimée.

BAUTISTA

Rêves d'espoir, bercez sa souffrance calmée !
 Vous, ne nous rappelez qu'ensemble, ô Dieu clément !
 (Elle sort, laissant le roi endormi sur un banc.)

HAMLET, de loin, à sa mère

Eh bien, madame ?

LA REINE, émue

Trop de protestations

De la part de la reine, il me semble !

HAMLET

Oh ! madame,

Elle s'en souviendra.

LE ROI, qui commence à s'inquiéter

Connaissez-vous le drame ?

N'a-t-il rien de blessant, dites ?

HAMLET, l'épiant

Non, Dieu merci.

(Lucianus entre sur le second théâtre.)

Ah ! c'est Lucianus, frère du roi, ceci !

Arrive, meurtrier à l'œil cave, au front jaune !

LUCIANUS, sur le théâtre

et tirant une fiole de sa poitrine

Mains prêtes, noirs pensers, poison sûr, bon moment !
 C'est bien ! tout me seconde et nul œil ne me guette !
 Mélange qu'à minuit, pâle, sombre et muette,
 Hécate a composé d'herbe cueillie au bois,
 Qu'elle a trois fois flétri, qu'elle a maudit trois fois !
 Ô venin ! ta puissance aux feux d'enfer ravie,
 Tarit en un instant les sources de la vie !

(Il verse le poison sur les lèvres de Gonzague. Hamlet, pendant les

paroles de Lucianus, s'est glissé, en rampant et en épiant, jusqu'auprès de sa mère et du roi. Il se dresse tout à coup sur ses genoux devant eux et prend la parole avec une volubilité effrayante.)

HAMLET

Voyez ! il l'empoisonne et lui vole le trône.
 Son nom était Gonzague... Oh ! tous les faits avérés !
 Le livre italien existe. Vous verrez
 Comment, Gonzague mort, le meurtrier enlève
 À sa veuve...

GONZAGUE, sur le théâtre,
 après une courte agonie.

« Je meurs ! »

(Il tombe.)

LA REINE

Ah !

LE ROI, se levant épouvanté

Dieu !

LA REINE

Le roi se lève !

HAMLET, à Horatio, se levant à son tour,
 ou plutôt bondissant avec un cri de joie et de triomphe
 Ah ! c'est clair, maintenant !

LA REINE, à Claudius

Qu'avez-vous, ô mon roi ?

LE ROI

Des flambeaux !

LA REINE

Qu'avez-vous ?

LE ROI, tout éperdu

Laissez-moi ! laissez-moi !

Sortons.

POLONIUS, sortant derrière le roi

Maudite soit cette pièce funeste !

(Tous sortent en tumulte, moins Hamlet et Horatio.)

Scène III

Hamlet, Horatio, puis Rosencrantz.

HORATIO

Eh bien, qu'en dites-vous ?

HAMLET

Le crime est manifeste,

Voilà ce que j'en dis ! Et toi, qu'en dis-tu, toi ?

HORATIO

Que, si l'on peut juger le coupable à l'effroi,

Le coupable, cher prince, était là tout à l'heure !

HAMLET, apercevant Rosencrantz

Ah ! voilà l'espion.

HORATIO

Dois-je sortir ?

HAMLET

Demeure.

(Au serviteur qui vient refermer les rideaux du théâtre.)

Les flûtes maintenant ! Le drame a peu d'appas

Pour Sa Majesté ! c'est qu'elle ne l'aime pas.

ROSENCRANTZ

Mon cher seigneur, un mot.

HAMLET

Oh ! monsieur, tout un livre !

ROSENCRANTZ

Le roi, monsieur...

HAMLET

Eh bien ?

ROSENCRANTZ

Nous venons de le suivre ;

Il est rentré chez lui tout troublé...

HAMLET

Par le vin ?

ROSENCRANTZ

Par la colère !

HAMLET

Alors, je m'emploierais en vain
 À guérir sa fureur et l'accroîtrais peut-être.
 Allez au médecin, c'est plus prudent.

ROSENCRANTZ

Cher maître,
 Tâchez donc d'ordonner un peu mieux vos discours,
 Qui, par brusques écarts, nous échappent toujours.

HAMLET

Allons, voyons, parlez.

ROSENCRANTZ

Votre mère, la reine,
 M'envoie auprès de vous dans le trouble et la peine.

HAMLET, cérémonieusement

Soyez le bienvenu.

ROSENCRANTZ

Mais trêve de façon !
 Ce n'est pas le moment, prince. De la raison !
 Répondez avec sens, et je vais tout vous dire ;
 Sinon, excusez-moi, seigneur, je me retire.

HAMLET

Monsieur, je ne puis...

ROSENCRANTZ

Quoi ?

HAMLET

Répondre sensément ;
 Je suis insensé ! Mais, bien certainement,
 Je ferai de mon mieux et veux vous satisfaire.
 Vous dites donc, monsieur, que la reine ma mère... ?

ROSENCRANTZ

De crainte et de stupeur a le cœur tout saisi.

HAMLET

Par moi ? Fils merveilleux ! saisir ma mère ainsi !
 Après cette stupeur ?...

ROSENCRANTZ

La reine vous demande

Un moment d'entretien.

HAMLET

Oh ! ma mère commande,

Bien qu'elle soit ma mère. – Où m'attend-elle ?

ROSENCRANTZ

En bas,

Dans sa chambre à coucher.

HAMLET

Dans sa chambre ? Oh ! non pas !

Car, là, l'époux vivant viendrait peut-être entendre

Ou l'époux mort troubler un entretien si tendre.

Je vais attendre ici ma mère. Est-ce là tout ?

ROSENCRANTZ

Cher prince, vous m'aimiez autrefois, et beaucoup.

HAMLET

Et je vous aime encore, ou le diable m'emporte !

ROSENCRANTZ

Eh bien, mon bon seigneur, quelle peine si forte

Vous égare l'esprit ? Ah ! nous cacher vos pleurs,

C'est vous ensevelir vivant dans vos douleurs.

HAMLET, apercevant les joueurs

de flûte qui traversent le théâtre

Ah ! les joueurs de flûte ! Allons, qu'on m'en donne une.

ROSENCRANTZ

Monseigneur, je m'en vais, si je vous importune.

HAMLET

Non pas !

(Lui présentant la flûte.)

Voudriez-vous me jouer de ceci ?

ROSENCRANTZ

Je ne puis, monseigneur.

HAMLET

Je vous en prie, ainsi !

ROSENCRANTZ

Mais je ne puis, vraiment !

HAMLET

Mais je vous en supplie.

ROSENCRANTZ

Je ne sais pas jouer de la flûte.

HAMLET

Folie !

Vous vous trompez !

ROSENCRANTZ

Seigneur !...

HAMLET

Bouchez avec vos doigts,

Et découvrez ces trous et soufflez à la fois.

Les sons vont en sortir en musique divine.

Voici la flûte, allez.

ROSENCRANTZ

Vouloir que je devine

L'art tout entier des sons qu'on ne m'a point appris !

HAMLET

Ah ! je suis donc tombé bien bas dans vos mépris !

Quoi ! vous voulez jouer de moi, par Notre-Dame !

Vous voulez pénétrer les secrets de mon âme !

Vous n'avez pas besoin de prendre de leçons

Pour tirer de mon cœur à votre gré des sons,

Et vous feriez vibrer mes passions, sans faute,

De leur ton le plus bas à la clef la plus haute !

Quand vous ne pouvez pas éveiller sous vos doigts

Le concert endormi dans le fond d'un hautbois !

Ah ! ah ! vous pensiez donc que, me livrant sans lutte,

On peut plus aisément m'apprendre que la flûte !

Allez ! vous aurez beau sur mon âme souffler,

Instrument mal appris, je ne veux pas parler !

Bonjour, monsieur.

(Il fait un mouvement pour sortir et rencontre Polonius.)

Scène IV
Les mêmes, Polonius.

POLONIUS

Seigneur, votre mère s'informe...

HAMLET prenant Polonius
et le conduisant à la fenêtre

Voyez donc ce nuage : il a presque la forme
D'un chameau, n'est-ce pas ?

POLONIUS

Par la messe, en effet !

Un chameau véritable ! un chameau tout à fait !

HAMLET

On jurerait, d'ici, qu'on voit une belette.

POLONIUS

Une belette ! oui, la belette est parfaite !

HAMLET

C'est tout une baleine.

POLONIUS

Oh ! c'est frappant, mon Dieu !

Comme c'est la baleine !

HAMLET

Alors, mon cher, adieu.

(À Horatio.)

Il est des courtisans même pour la folie !

(Haut.)

Ma mère peut venir.

POLONIUS

C'est juste, je m'oublie.

(Il fait semblant de sortir et revient
se cacher derrière la tapisserie.)

HAMLET, à Horatio

J'attends ma mère, ami.

(À Rosencrantz.)

Voulez-vous me laisser ?

(Horatio et Rosencrantz sortent.)

Scène V

Hamlet, seul.

J'attends ! c'est simple à dire, et terrible à penser.
 Voici l'heure propice aux mystères magiques
 Où, laissant leur sommeil et leurs lits léthargiques,
 Les morts quittent la tombe et les démons l'enfer ;
 Et, la pitié quittant aussi mon cœur de fer,
 Je pourrais maintenant, comme un spectre insensible,
 Boire du sang fumant, oser quelque œuvre horrible
 À faire reculer le soleil de terreur.
 Ma mère va venir, du calme ! Et toi, mon cœur,
 Reste grand. Le courroux peut enfler ma narine,
 Mais l'âme d'un Néron n'est point dans ma poitrine.
 Je veux être inflexible, et non dénaturé.
 Je montrerai le fer, mais je le retiendrai.
 Jouez la comédie, ô ma langue et mon âme !
 Mais, quelque amer et dur que s'exhale mon blâme,
 Avec quelque fureur que tonne mon discours,
 Que la reine, ô mon Dieu ! soit ma mère toujours !

Scène VI

Hamlet, la reine, Polonius, caché.

HAMLET

Vous désirez me voir ; que voulez-vous, ma mère ?

LA REINE

Hamlet, vous offensez gravement votre père.

HAMLET

Mère ! vous offensez mon père gravement.

LA REINE

Allons donc ! c'est un fou qui me répond, vraiment !

HAMLET

Allez ! c'est une impie, à coup sûr, que j'écoute !

LA REINE

Qu'est-ce à dire ?

HAMLET

Plaît-il ?

LA REINE

Vous oubliez sans doute

Qui je suis ! mais je vais envoyer près de vous
 Quelqu'un qui vous fera répondre mieux que nous !

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.

Hamlet lui barre le chemin.)

HAMLET

Restez ! je me souviens, par la croix ! au contraire !
 N'êtes-vous point la reine et la femme du frère
 De votre époux ; de plus, pour mon malheur, hélas !
 Ma mère ? Répondez.

(La retenant malgré elle.)

Vous ne bougerez pas,

Vous ne sortirez pas, que je n'aie à votre âme
 Offert un miroir sûr où vous pourrez, madame,
 La voir dans ses replis les plus secrets.

LA REINE, appelant, effrayée

À moi !

Veux-tu m'assassiner ? Au secours !

POLONIUS, derrière la tapisserie

Holà ! quoi ?

Au secours !

HAMLET, se retournant et tirant son épée

Qu'est-ce donc ? Un rat ?

(Il donne de son épée dans la tapisserie.)

Mort ! je parie

Un ducat qu'il est mort.

POLONIUS

Je meurs !

LA REINE

Quelle furie !

Qu'as-tu fait, oh ! mon Dieu !

HAMLET

N'est-ce donc pas le roi ?

LA REINE

Une action sanglante !

HAMLET

Oui, sanglante, et, je croi

Presque aussi criminelle, au fond, ma bonne mère,
Que de tuer un roi pour épouser son frère.

LA REINE, épouvantée

Tuer un roi !

HAMLET

Pardieu ! c'est bien ce que j'ai dit.

LA REINE

Hélas !

HAMLET, soulevant la tapisserie

Polonius ! ah ! je suis bien maudit !

Celle qui portera le poids de ma folie

Sera donc toi toujours, Ophélie ! Ophélie ! –

Pardonnez-moi ce meurtre, ô Seigneur ! ô mon Dieu !

Et toi, pauvre indiscret, fou téméraire, adieu !

Je t'ai pris pour plus grand que toi. Subis ta peine.

De l'affaire d'autrui pourquoi fis-tu la tienne ?

(Il laisse retomber la tapisserie, remet son épée
au fourreau et revient près de sa mère.)

Asseyez-vous, madame.

(La reine se tort les mains de désespoir.)

À moi seul la rigueur :

Ne tordez pas vos mains, je vous tordrai le cœur !

S'il y reste, du moins, quelque fibre sensible,

Si, tout bronzé qu'il est, Dieu veut qu'il soit possible

D'y faire pénétrer quelque bon sentiment.

LA REINE

Pour que ta voix me parle, Hamlet, si rudement,

Qu'ai-je donc fait ? Voyons !

HAMLET

Vous l'ignorez, madame ?

Ah ! vous avez commis une action infâme !
 Une lâche action qui change en sa noirceur
 Les vœux du mariage en serments de joueur !
 Qui détache du front de tout amour sincère
 Sa couronne de fleurs, pour y mettre un ulcère !
 Une action qui fait le monde plein d'horreur !
 Aussi, voyez, le ciel s'enflamme de fureur,
 Et l'air, tout attristé d'une action si sombre,
 Est, comme au dernier jour, chargé de brume et d'ombre !

LA REINE

Oh ! malheur ! quels sont donc ces crimes, répondez,
 Que vous voulez punir ?

HAMLET, se levant

Ah ! vous le demandez !

(Lui montrant deux portraits.)

Voyez ces deux tableaux, – les portraits des deux frères.
 Voyez ce beau visage où tous les dons contraires
 Pour un type idéal sont mêlés par les dieux.
 Apollon a prêté ses longs cheveux soyeux,
 Jupiter son beau front, Mars son œil qui menace ;
 Dans ce noble maintien Mercure a mis sa grâce,
 Quand aux cimes des monts glisse son vol si doux !
 Or, cet homme parfait, il était votre époux !

(Montrant le second portrait.)

Cet autre est votre époux ! C'est l'épi, dans la gerbe,
 Par la nielle gâté, gâtant l'épi superbe.
 Vous n'aviez donc pas d'yeux, que vous avez quitté
 Pour le fangeux marais le sommet enchanté ?
 Ah ! vous n'aviez pas d'yeux ! et votre aveugle rage
 N'était pas de l'amour ; car enfin, à votre âge,
 L'ardeur du sang se calme et cède à la raison !
 Mais la raison peut-elle, en aucune façon,

Conseiller de tomber de cet homme à cet autre ?
 Vous vivez, votre pouls bat ainsi que le nôtre !
 Donc, vous devez sentir ; mais votre sentiment
 Était paralysé, madame, assurément !
 Est-il transport si sourd, si stupide inconstance,
 Que ne frappe d'abord une telle distance ?
 Quel démon vous trompait et vous cachait les cieux ?
 Les yeux sans le toucher, le toucher sans les yeux,
 L'oreille sans les mains, l'odorat sans l'ouïe,
 Tout sens, même altéré, de l'erreur inouïe
 Averti sur-le-champ, ne s'y fût pas mépris.
 Honte ! ne sais-tu plus rougir sous le mépris ?
 Ô bûchers de l'enfer ! si vos feux éphémères
 Montent brûler ainsi les veines de nos mères,
 Aux cœurs de leurs enfants la vertu, par lambeau,
 Se fondra, cire ardente, à son propre flambeau ;
 La jeune passion ne sera plus honteuse,
 La raison aux désirs sert bien d'entremetteuse !

LA REINE

Hamlet, tais-toi ! tu fais que mon regard profond
 Se tourne vers mon âme, et que j'y vois au fond
 Des taches de péché noires et gangrenées
 Que n'effaceraient pas des centaines d'années !

HAMLET

Et le tout pour chercher des plaisirs monstrueux
 Dans l'impure sueur d'un lit incestueux ! –
 Qu'est-ce que votre époux ? Un valet misérable,
 L'exécrable Caïn d'un Abel adorable !
 Un roi de carnaval, qui filouta la loi
 Et le pouvoir ! Un jour, la couronne de roi
 Se trouve sous sa main, le traître la décroche
 Et, larron sans pudeur, la fourre dans sa poche !

LA REINE

Assez ! assez !

HAMLET

Un roi de pièces et haillons !

(Le fantôme apparaît, visible pour Hamlet seul.)

Sauvez-moi ! cachez-moi ! célestes légions !

C'est lui !

LA REINE

Qui, lui ?

HAMLET, au fantôme

Voyons, que voulez-vous, chère ombre ?

LA REINE

Mon fils est fou ! Malheur !

HAMLET

Oui, mes lenteurs sans nombre

Vous irritent ; le temps passe, l'émotion

S'éteint ! je remets trop la sinistre action

Que vous m'avez prescrite ? Est-ce cela, mon père ?

LE FANTÔME

Oui. Souviens-toi. Tu vas te souvenir, j'espère !

Je viens pour réveiller la volonté qui dort.

Mais vois ta mère, Hamlet, tremblante du remord.

Oh ! mets-toi donc entre elle et sa terreur de femme !

Car l'amour de ma vie anime encor mon âme.

Parle-lui, cher Hamlet.

HAMLET, à la reine

Madame, qu'avez-vous ?

LA REINE

Oh ! je vous le demande à vous-même, à genoux,

D'un avide regard pourquoi sonder l'espace ?

Pourquoi parler, répondre à la brise qui passe ?

Ton âme par tes yeux hagards semble jaillir,

Et, soldats endormis qu'un cri fait tressaillir,

Tes cheveux, frissonnant d'un souffle de tempête,

Se dressent animés et vivants sur ta tête ! –

Bien-aimé, verse au feu bouillant de ton courroux

La froide patience. – Oh ! que regardez-vous ?

HAMLET

Lui ! lui ! C'est effrayant ! voyez comme il est pâle !
Son aspect douloureux sur sa cause fatale
Ferait pleurer le marbre.

(Au fantôme.)

Oh ! ne regarde pas !

La plainte de tes yeux affaiblirait mon bras,
Et, le corps défaillant, l'âme pleine d'alarmes,
Peut-être, au lieu de sang, je verserais des larmes.

LA REINE

Mais à qui parlez-vous ?

HAMLET

Là, ne voyez-vous rien ?

LA REINE

Non ! les objets présents, pourtant, je les vois bien !

HAMLET, suivant le fantôme,
qui traverse le théâtre

Et n'entendez-vous rien ?

LA REINE

Non, rien que ta parole.

HAMLET

Mais regardez donc là ! Voyez, triste, il s'envole !
C'est mon père.

LA REINE

Ah !

HAMLET

Vêtu comme de son vivant !

Sous le portail : tenez ! encor ! Plus rien : du vent !

LA REINE

Imaginations que la fièvre t'inspire !
Fantômes imposteurs qu'évoque le délire !

HAMLET

Le délire, madame ? Ah ! que votre terreur
N'aille pas s'abuser de cette douce erreur
Que mon délire parle ! oh ! non, c'est votre crime !

Gardez que ce vain baume, ô mère, n'envenime
Votre mal qu'au dehors il cicatriserait
Tandis que la gangrène en dedans vous mordrait.

LA REINE

Tu déchires mon cœur !

HAMLET

Jetez-en donc la fange,
Et n'en gardez que l'or ! Plus le démon dans l'ange !
Dès cette nuit, fuyez votre époux, – votre affront !
La vertu manque au cœur, qu'on l'ait du moins au front !
Sur ce, madame, adieu ! Quand vous serez bénie,
Vous pourrez me bénir.

(Montrant Polonius.)

Pour ce pauvre génie,
Je sens là des remords... Mais le ciel aujourd'hui
A voulu nous punir, lui par moi, moi par lui :
Car je suis du grand juge instrument et victime.
– Je me charge du corps, et répondrai du crime.
Et vous, madame, vous, de ce soir à demain,
Pour un autre priez... La mort est en chemin !

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME PARTIE

La décoration du deuxième acte.

Scène première

Le roi, méditant ; plus tard, Hamlet.

LE ROI

Polonius tué !... Pourtant qu'avait-il fait ?
Cette mort me rappelle encore mon forfait,
Mon horrible forfait ! vapeur noire, empestée,
Qui monte jusqu'au ciel ! Ma vie ensanglantée,
Sous l'anathème ancien du premier meurtrier
Sanglote et se débat... Si je pouvais prier !...
Non ! mon crime est trop lourd, mon âme trop débile !
Comme entre deux devoirs, je m'arrête immobile :
Par lequel commencer ? Et rien n'est accompli.
– Mais quoi ! l'homme a le crime, et le seigneur l'oublie.
Ma main du sang d'Abel serait encor plus noire,
Que le pardon divin, rosée expiatoire,
Lui rendrait la blancheur de la neige des champs.
Quand Dieu serait-il bon si nous n'étions méchants ?
Qu'est-ce que la prière ? Un appui dans la lutte,
Qui soutient au combat, relève après la chute.
Relevons donc ensemble et mon cœur et mes yeux.
– Oui, mais avec quels mots vais-je parler aux cieux ?
« Pardonnez-moi mon meurtre affreux ! C'est impossible !
J'ai dans mes mains le prix de ce meurtre terrible,
Cette femme, le sceptre, et la grandeur des rois.
Quoi ! jouir du pardon et du crime à la fois ?
Folie ! au poids de l'or, en ce monde, le crime
Achète la justice, et le juge a la prime
Des profits du coupable. Oui ; mais payez donc Dieu !
Quand la vérité parle, osez mentir un peu !

Lorsque vos actions vous regardent en face.
 Essayer de nier. Non ! il faut crier grâce !
 Suis-je donc dans l'abîme enfoncé trop avant ?
 Anges du ciel, voyez, je suis encor vivant !
 Essayez ! sauvez-moi ! Fléchis, genou rebelle !
 Cœur aux fibres d'acier, sois plus tendre et plus frêle
 Que le cœur palpitant d'un enfant nouveau-né !
 Et tout peut aller bien.

(Il s'agenouille au prie-Dieu. Entre Hamlet.)

HAMLET, apercevant le roi, –
 avec plus de terreur que de joie

Quel moment m'est donné !

Il prie, et je dois tout accomplir !

(Longue lutte intérieure. Il tire à demi son épée, qu'il laisse retomber au fourreau pour essuyer de sa main la sueur froide de son front ; puis il tire enfin brusquement son épée et s'appuie dessus chancelant, fait deux pas vers le roi, puis s'arrête, fait encore un pas et s'arrête encore, illuminé par une réflexion soudaine.)

Mais, j'y pense !

Il irait droit au ciel ; et je le récompense
 Au lieu de le punir. Voyons ! un scélérat
 Assassine mon père, et moi, moi, fils ingrat !
 J'envoie au sein de Dieu le maudit. Ma vengeance
 Est alors amitié, ma colère indulgence.
 Mon père est mort sans prêtre ; un grave jugement
 Pèse à présent sur lui : serait-ce un châtement
 Pour son lâche assassin, que d'immoler l'infâme
 Quand, prêt pour le voyage, il épure son âme ?...
 – Non, non, rentre au fourreau, mon épée, et tous deux
 Attendons, pour frapper un coup moins hasardeux.
 Et, quand nous le verrons dans un accès de rage,
 Ivre, au jeu, répandant le blasphème et l'outrage ;
 Quand il sera coupable, et non pas repentant,
 Alors qu'il commettra quelque crime éclatant
 Qui lui ferme à jamais le chemin de la grâce...

Frappons ! frappons ! afin que son talon menace
 Les cieux, quand le damné, que son ange aura fui,
 Tombera dans l'enfer moins noir encor que lui.
 – Allons errer encor. Toi, ta prière impie
 Retarde peu ta mort que le démon épie !

(Il sort.)

LE ROI, se relevant

Les mots montent dans l'air ; la pensée est en bas...
 Et les mots sans pensée à Dieu n'arrivent pas.

Scène II

Le roi, la reine, puis Marcellus.

LA REINE, entrant troublée

Sire, l'avez-vous vu ?

LE ROI

Qui ?

LA REINE

Dans le moment même,

Mon fils était ici.

LE ROI, effrayé

Pour quel dessein extrême ?

LA REINE

Dieu seul le sait ! Hamlet, depuis hier au soir
 Que ce meurtre fatal pèse à son désespoir,
 Se cache. Horatio cherche en vain à le joindre.
 On l'a revu, – le jour ne faisait que de poindre,
 Sur le bord de la mer, puis, pendant le convoi,
 Près de l'église. Et là, dans l'instant, devant moi,
 C'est bien lui qui passait, muet, rapide et sombre.
 J'ai voulu l'appeler, il s'est enfui dans l'ombre.
 Ah ! protégez-le, sire !

LE ROI

Oui, mais veillons sur lui.

Hier, si j'eusse été là, j'étais mort. Aujourd'hui,
 Hamlet met en péril ma couronne et ma vie.

Son crime, c'est à nous que l'impute l'envie ;
Et Laërte, en tous lieux, va criant contre moi.

LA REINE

Mon fils !

LE ROI

Rassurez-vous cependant.

(À Marcellus, qui entre.)

Ah ! c'est toi,

Marcellus ; que veux-tu ?

MARCELLUS

C'est la pauvre Ophélie,

Sire, qui veut entrer.

LE ROI

Qu'elle entre.

MARCELLUS, après une fausse sortie

Mais j'oublie...

Son père et son amour en un seul jour perdus
Ont sans doute troublé ses esprits éperdus :
Nous cherchons vainement un sens à sa parole,
Et ses yeux égarés...

LA REINE

Malheur ! elle aussi, folle !

LE ROI

Mais de quoi parle-t-elle ?

MARCELLUS

Oh ! de son père mort,
Des hommes tous méchants, – plus méchants que le sort.
Elle frappe son cœur, sanglote, puis s'irrite,
Dit sérieusement des paroles sans suite,
Tient d'étranges discours, qui pourtant font rêver
Et qu'avec la pensée on tâche d'achever.
Ses gestes, ses regards prêtent à ses mots vagues
Le sens mystérieux du nuage et des vagues.
On sent vivre et penser son rêve ténébreux,
Car on le sent souffrir, – souffrir d'un mal affreux.

LE ROI

Amenez-la-nous donc. – Ses paroles obscures
 Feraient faire aux méchants d’horribles conjectures.
 (Marcellus sort et rentre immédiatement avec Ophélie.)

Scène III

Le roi, la reine, Ophélie, Marcellus.

OPHÉLIE, entrant, les cheveux
 et les vêtements en désordre

La belle majesté du Danemark ?...

LA REINE

Eh bien,

Qu’avez-vous, chère enfant ?

OPHÉLIE, chantant

L’amour sincère, à quels gages
 Le reconnâtrai-je donc ?
 A-t-il sandales, bourdon,
 Et chapeau de coquillages ?

LA REINE

Mais elle ne dit rien,

Hélas ! votre chanson !

OPHÉLIE

Comment ! je vous supplie,

Écoutez :

Mort en sa jeune saison,
 On l’a mis au cimetière :
 À sa tête est une pierre,
 À ses pieds un vert gazon.

Oh ! oh ! Dieu !

LA REINE

Voyons, chère Ophélie !

OPHÉLIE

Écoutez, écoutez :

Son linceul blanc comme neige
 Était parsemé de fleurs,
 Qu’arrosaient avec des pleurs

Les vrais amants du cortège.

LE ROI

Qu'est-ce donc que ceci ?

(À Ophélie.)

Comment vous trouvez-vous, madame ?

OPHÉLIE

Bien, merci !

Que le seigneur vous garde ! On dit que la chouette
Était fille, autrefois, d'un boulanger. Pauvrette !
Hélas ! je reconnais aujourd'hui mon chemin ;
Mais qui pourra me dire où je serai demain ?
Pauvre, pauvre vieillard !

LA REINE

Elle pense à son père.

OPHÉLIE

Nous n'allons plus parler de tout cela, j'espère !
Le sens caché ? Mon Dieu ! je vais vous l'aplanir !

Voici le matin
De Saint-Valentin,
Et je viens, mutine,
Vous dire bonjour,
Pour être en ce jour
Votre Valentine !

LA REINE

Pauvre enfant !

OPHÉLIE

Encore un, et puis je vais finir.

« Bel ange adoré,
Je t'épouserai, »
Disiez-vous naguère.
Oui, mais, entre nous,
L'amant à l'époux
Fait trop peur, ma chère.

(Un officier entre et remet une dépêche au roi.)

LE ROI, lisant la dépêche

Une émeute !... Oh ! que faire ?

OPHÉLIE

Attendez : tout à l'heure

Cela s'arrangera. – Mais, malgré moi, je pleure,
 En songeant qu'ils l'ont mis en terre, tout transi !
 Mon frère le saura, c'est trop juste. – Merci !
 Ma voiture ? – Bonsoir. – Bonsoir, ma chère dame !

(Elle sort en fredonnant.)

LA REINE, à Marcellus

Surveillez-la de près, en grâce, la pauvre âme !
 (Sort Ophélie, suivie de Marcellus.)

Scène IV

Le roi, la reine, puis Marcellus.

LE ROI

Elle a perdu son père, et c'est l'affreux poison
 D'une amère douleur qui lui prend la raison.
 Gertrude, les malheurs marchent toujours par troupe.
 Polonius tué, le peuple qui se groupe
 Autour des malveillants, et murmure tout bas,
 Votre fils qui se cache et qu'on ne trouve pas,
 Ophélie insensée et dont l'âme abattue
 Ne laisse en s'égarant qu'une belle statue...
 Enfin, pour dernier coup qui les égale tous,
 Laërte, furieux, révolté contre nous,
 – Ce billet me l'apprend, – et que la calomnie
 A sans peine excité son turbulent génie...
 Un seul de ces fléaux pourrait donner la mort,
 Et tous vont nous briser sous leur commun effort !

(Rumeurs au dehors.)

LA REINE

Mon Dieu ! quel est ce bruit ?

LE ROI

Holà ! quelqu'un ! mes gardes !
 Qu'on défende la porte ! Allons ! les hallebardes !

MARCELLUS, entrant précipitamment

Oh ! fuyez, monseigneur ! l'Océan courroucé
 N'engloutit pas ses bords d'un flot plus insensé,
 Que le jeune Laërte, en sa fureur rebelle,
 Ne renverse là-bas votre garde fidèle.
 La foule voit en lui déjà son souverain.
 Le monde est né d'hier ; plus de lois, plus de frein,
 D'histoire, de passé. La populace crie :
 « Prenons pour roi Laërte ! » et, dans leur barbarie,
 Tous, jetant leurs bonnets, d'applaudir sans effroi,
 Et de vociférer : « Vive Laërte roi ! »
 (Cris plus rapprochés.)

LE ROI

Danois ingrats ! voyez comme leur meute aboie,
 Dans un joyeux élan, sur une fausse voie.

Scène V

Les mêmes, Laërte, peuple.

LAËRTE, l'épée à la main

Le voilà donc, ce roi !

(Au peuple.)

Restez en dehors, tous !

LE PEUPLE

Non, entrons !

LAËRTE

Mes amis, de grâce, laissez-nous !

LE PEUPLE

Faisons comme il le dit !

LAËRTE

Merci ! gardez les portes !

(Au roi.)

Infâme roi ! rends-moi mon père !

LA REINE

Oh ! tu t'emportes,

Bon Laërte ! Du calme, allons !

LAËRTE

Du calme ? Eh quoi !

Une goutte de sang qui serait calme en moi
M'appellerait bâtard et flétrirait ma mère !

LE ROI

Tu regretteras l'heure où ta révolte amère
Contre ton souverain se dresse imprudemment.

LA REINE

Mon Dieu !

LE ROI, à la reine

Ne craignez rien ! un divin sacrement
Marque les rois au front, et sait forcer le traître
À détourner les yeux en offensant son maître.
Laërte, d'où te vient ce furieux transport ?

(À la reine.)

Laissez faire !

LAËRTE

Je veux, moi, mon père !

LE ROI

Il est mort.

LA REINE

Mais ce n'est pas le roi...

LE ROI, à la reine

Paix ! qu'il parle, s'il l'ose !

LAËRTE

Mais comment est-il mort ? croit-on que rien m'impose ?
Au diable les serments et la fidélité !
Aux enfers le devoir, la foi, la loyauté !
Le dernier jour, ce monde et l'autre, peu m'importe !
Que je venge mon père, et que Satan m'emporte !

LA REINE

Qui pourrait arrêter ce délire pervers ?

LAËRTE

Ma seule volonté, mais non pas l'univers !

LE ROI

Parce que vous voulez, Laërte, en votre rage,
Punir un meurtrier, faut-il, comme l'orage,
Balayer devant vous, fils pieux à demi,
Innocent et coupable, ami comme ennemi ?

LAËRTE

Rien que ses ennemis !

LE ROI

Voulez-vous les connaître,

Laërte ?

LAËRTE

À ses amis, tout mon sang, tout mon être !

LE ROI

Eh bien, donc, ses amis, c'est la reine, c'est moi.
Et son seul ennemi, – c'était Hamlet !

LAËRTE

Eh quoi !

Est-il possible ? Hamlet, l'assassin de mon père !

LE ROI

Pourquoi se cache-t-il ? Demandez à sa mère !

LA REINE

Hélas ! hélas ! c'est vrai. Mais il est insensé !
Vous le savez, monsieur.

LAËRTE

Moi, tout ce que je sai,
C'est que mon père est mort, c'est qu'une main fatale
Trancha...

(Apercevant Ophélie, qui entre.)

Ma sœur ! ma sœur ! Mon Dieu ! comme elle
[est pâle !

Scène VI

Les mêmes, Ophélie, bizarrement coiffée
de fleurs et de pailles entrelacées.

OPHÉLIE, à son frère,
sans le reconnaître

Bonjour, prince.

LAËRTE

Elle est folle ! – Ô mes pleurs enflammés,
Dévorez le regard dans mes yeux consumés !
Oh ! va, je leur ferai payer cher ta folie,
Ma sœur, rose de mai ! bonne et tendre Ophélie !
Mon Dieu ! vous laissez donc s'éteindre au même vent
Le souffle du vieillard et l'esprit de l'enfant !
L'âme qu'un amour pur exalte d'heure en heure
Laisse à l'objet aimé sa moitié la meilleure.

OPHÉLIE, chantant

On l'enterra sans voiler son front pâle !
Hélas ! hélas ! trois fois hélas !

Et tous les cœurs pleurent sa mort fatale...

Adieu, mon tourtereau !

LAËRTE

Non, toute ta raison

Ne m'animerait pas contre la trahison
Autant que ce délire !

OPHÉLIE

Eh ! chantons ! on commence.

En bas ! qu'on le porte en bas !

Hélas ! hélas ! trois fois hélas !

Un refrain bien trouvé, certes ! c'est la romance
Du méchant intendant qui, sans pitié, vola
La fille de son maître.

LAËRTE

Oh ! oui, tous ces riens-là

En disent cent fois plus que des choses sensées !

OPHÉLIE, distribuant ses fleurs

Pense à moi, doux ami ! Tiens, voici des pensées !
Et puis du romarin, la fleur du souvenir !
Séparés, son parfum saura nous réunir !

LAËRTE

Son cœur rappelle encor sa raison disparue.

OPHÉLIE, à la reine

Partageons entre nous, madame, cette ruë :
Pour vous herbe de grâce, herbe de pleurs pour moi !
Voici de l'ancolie et du fenouil, je croi,
Et puis encor, tenez, de blanches pâquerettes.
Je voulais vous donner aussi des violettes,
Mais toutes ont péri tristement, tristement,
Lorsque mon père est mort, – mort, dit-on, saintement !

(Elle chante à genoux.)

Le bon petit Robin,
Il fait toute ma joie !

LAËRTE

Tristesse, passion, rêverie, enfer même,
Tout en elle devient grâce et charme suprême !

OPHÉLIE

Ses cheveux blancs comme la neige
Égalaien en douceur le lin !

J'ai vu le noir cortège

Hélas ! que Dieu protège

Le mort et l'enfant orphelin !

Ainsi que tout chrétien, – c'est là mon dernier vœu,
Le ciel soit avec vous !

(Elle sort ; sur un signe du roi, la reine la suit.)

Scène VII

Le roi, Laërte.

LAËRTE

Vous le voyez, mon Dieu !

Il faut que je la venge ! et cet Hamlet se cache !

Où trouver l'assassin, le meurtrier, le lâche ?
La moitié de mes jours pour l'avoir là vivant !

LE ROI

Ah ! que ne veniez-vous une heure auparavant !

LAËRTE

Un tel crime ne peut, pour nous et pour vous-même,
Demeurer impuni, pourtant !

LE ROI

Sa mère l'aime

Et ne vit qu'en son fils ! et je ne sais pourquoi,
Mais, malheur ou vertu, je vis en elle, moi !
L'étoile ne se meut qu'en sa sphère, et mon âme
Ne respire, ne sent, ne vit qu'en cette femme !
Puis le peuple eut toujours Hamlet pour favori,
Et ne veut pas qu'on touche à son prince chéri.
Il changerait ses fers en guirlandes de fête,
Et ma flèche, impuissante au vent de la tempête,
À mon but de vengeance au lieu d'aller toucher,
Retournerait vers l'arc et percerait l'archer.

LAËRTE

Mais moi, mon père est mort ! mais moi, ma sœur est folle !
Ma sœur qui, dès ce monde, avait une auréole !

LE ROI

Laërte, un bon conseil, qui, si tu le suivais...

LAËRTE

Vous n'allez pas, au moins, me conseiller la paix ?

LE ROI

Non, sois tranquille ! guerre !

LAËRTE

Oh ! oui, guerre mortelle !

LE ROI

Si je trouve un moyen... – Ta vengeance est fidèle,
N'est-ce pas ? et ne craint ni délai ni retard ! --
Si je trouve un moyen de frapper sans hasard ?...

LAËRTE

Oh ! dites !

LE ROI

D'amener sous tes coups la victime,
Sans que nul dans sa mort puisse trouver un crime.

LAËRTE

Soyez la tête ! allez ! mais que je sois le bras,
Que je sois le poignard !

LE ROI

Eh bien, tu le seras !

– Laërte ! on vous vantait, pendant votre voyage,
En présence d'Hamlet, d'un talent de votre âge
Où l'on vous disait maître, et ce mince agrément
A rendu plus jaloux le prince, assurément,
Que tous vos autres dons, tant la jeunesse est folle !

LAËRTE

Ce talent, quel est-il ?

LE ROI

Rien qu'un ruban frivole

Au chapeau d'un jeune homme, et qui lui sied pourtant !
Que notre habit soit sombre et le vôtre éclatant !
Nous portons le cilice, et vous portez la soie,
Vous, l'espérance, et nous le deuil de notre joie. –
Nous avons un seigneur normand, le dernier mois ;
Comment le nommait-on déjà ? Lamond, je crois.
Sa mémoire de vous était tout occupée ;
Mais, surtout, il vantait votre adresse à l'épée.
Vous feriez un assaut merveilleux entre tous,
S'il s'offrait un rival un peu digne de vous,
Assurait-il. Mais bah ! les escrimeurs de France,
Devant vous, sur-le-champ, perdant toute assurance,
N'avaient plus ni sang-froid, ni ruse, ni coup d'œil !
Et, là-dessus, Hamlet, dans son jaloux orgueil,
N'eut plus, de ce moment, de souhaits et d'alarmes

Que sur votre retour, pour faire un assaut d'armes !

– Eh bien, Laërte ?...

LAËRTE

Eh bien ?

LE ROI, brusquement,

après une pause

Aimiez-vous tendrement

Votre père, voyons ! ou votre accablement

Est-il joué ?

LAËRTE

Joué ! Vous raillez, je l'espère !

LE ROI

Que feriez-vous donc bien pour venger votre père ?

LAËRTE

Ce que je ferais ?

LE ROI

Oui.

LAËRTE

J'irais, du coup mortel,

Percer son assassin, – fût-ce au pied de l'autel !

LE ROI

Bien ! le lieu saint convient au meurtre expiatoire !

– Mais, tenez, cher ami, si vous voulez m'en croire,

Laissez-moi tout mener, à compter d'aujourd'hui.

Quand Hamlet reviendra, nous ferons, devant lui,

Vanter votre talent, et rappeler l'estime

Où vous tient ce Français à l'endroit de l'escrime.

Nous amènerons bien un assaut, des paris !

Hamlet, jeune, pour qui la vie a peu de prix,

Généreux, confiant, ne va pas prendre garde

Au fleuret qu'on lui donne, et l'on peut, par mégarde,

Vous présenter, à vous, un fer non émoussé...

Alors, vous comprenez ? un coup bien adressé,

Et vous êtes payé du sang de votre père !

Qu'en dites-vous ?

LAËRTE

Je dis : Je suis prêt à tout faire !

LE ROI

Bien ! – Je sais un poison, pour plus de sûreté,
Où l'on pourra tremper ce fer démoucheté ;
Et l'étrange vertu de la liqueur est telle,
Qu'une simple piqûre est la mort avec elle.

LAËRTE

Tout est bon à ma rage !

LE ROI

Il faudrait agencer

Quelque arrière-projet qui viendrait remplacer
Notre premier essai, s'il nous manquait en route.

(Réfléchissant.)

Un moment ! attendez ! oui, c'est cela ! sans doute !
On engage sur vous des paris importants...
J'y suis ! Quand vous serez échauffés, haletants,
Et poussez-le-moi ferme ! Hamlet, la chose est sûre,
Va demander à boire... et, si quelque blessure
Ne l'a déjà frappé, l'eau qu'on lui versera,
Ne fût-il qu'y goûter, nous en délivrera.

(Apercevant la reine, qui entre éplorée.)

La reine !

Scène VIII

Les mêmes, la reine.

LE ROI

Oh ! qu'est-ce encor ?

LA REINE

Mon âme est foudroyée
Par un nouveau malheur ! Ophélie est noyée !

LAËRTE

Qui ? ma sœur ! noyée ! où ?

LA REINE

Dans le prochain ruisseau,

Un vieux saule en rêvant mire au cristal de l'eau
 Ses rameaux éplorés aux teintes monotones.
 C'est là qu'ayant tressé de bizarres couronnes,
 Elle voulut suspendre au feuillage ployé
 Son trophée odorant... Mais, sous son petit pié,
 Une branche se brise, et la pauvre enfant tombe,
 Avec toutes ses fleurs, au noir ruisseau, sa tombe ! –
 Et, d'abord, ses habits, étalés et flottants,
 La soutiennent sur l'eau pendant quelques instants.
 On aurait dit de loin une blanche naïade ;
 Riante, elle chantait des fragments de ballade,
 Frappait l'onde en jouant, sans souci du danger,
 Et, comme un cygne calme, elle semblait nager.
 Mais ce ne fut pas long, car l'eau trempait sa robe,
 Et la pauvre petite au ciel bleu se dérobe,
 Et la vague, éteignant sa vie et son accord,
 De sa douce chanson l'entraîne dans la mort !

LAËRTE

Morte ! ô Dieu ! mon pauvre ange ! oh ! mais c'est qu'elle
 [emporte
 Mon espoir et ma vie ! elle est morte ! elle est morte !

LE ROI, bas

Morte aussi par Hamlet !

LAËRTE

Par Hamlet ! mais je veux
 Que ce bras, d'un seul coup, les venge tous les deux !

SEPTIÈME PARTIE

Un cimetière.

Scène première

Deux fossoyeurs, creusant une fosse.

PREMIER FOSSOYEUR

Peut-on en terre sainte enterrer sans blasphème

Celle qui va chercher son salut d'elle-même ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Le *coroner* l'a dit : toi, creuse en attendant !

PREMIER FOSSOYEUR

Elle s'est donc noyée à son corps défendant ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

La loi l'a reconnu.

PREMIER FOSSOYEUR

La raison le réproouve.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Tu crois au suicide ?

PREMIER FOSSOYEUR

Et, de plus, je le prouve.

Se noyer est un acte, on le peut établir ;

Or, l'acte a trois degrés : agir, faire, accomplir.

Ergo, c'est à dessein que se noya la belle !

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Mais, mon bon fossoyeur...

PREMIER FOSSOYEUR

Ô la tête rebelle !

Permits. Voici l'eau, bien ! voilà l'homme, très-bien !

Si l'homme va dans l'eau se noyer comme un chien,

C'est lui qui s'est noyé, mon cher, il a beau dire !

Mais, si c'est l'eau qui vient chercher l'homme et l'attire,

Alors, il ne s'est pas noyé lui-même.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Et moi

Je te dis qu'aujourd'hui l'on torture la loi.

Maintenant, veux-tu voir au fond de ce mystère ?

C'est qu'elle est de noblesse ! et sans honte on l'enterre

En un lieu consacré.

PREMIER FOSSOYEUR

Oui, tout est pour le rang !

Et l'on ne pourra pas, parce qu'on n'est pas grand,

Se pendre ou se noyer ! On est chrétien, en somme !

Viens, ma pioche, c'est toi qui fais le gentilhomme !
Le premier gentilhomme était un jardinier.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Un jardinier ?

PREMIER FOSSOYEUR

Adam ! – Tu ne pourras nier

Qu'il ne soit notre tige à tous tant que nous sommes.
Or, quelle arme portait ce grand-père des hommes ?
Une pioche.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

C'est juste.

PREMIER FOSSOYEUR

Une autre question.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Laquelle ?

PREMIER FOSSOYEUR

Écoute bien. Quelle habitation
Dure plus qu'un vaisseau ? qu'un palais ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Beaux mystères !

Un gibet ! Il survit à mille locataires.

PREMIER FOSSOYEUR

Je vois que le gibet te va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Sot animal !

PREMIER FOSSOYEUR

Sans doute, le gibet est pour ceux qui font mal !
Et toi, tu faisais mal, et je m'en formalise !
En disant qu'un gibet dure plus qu'une église.
Or, le gibet te va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Donc, la solution ?...

PREMIER FOSSOYEUR

Est autre.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Tu disais : « Quelle habitation

Dure le plus longtemps ? »

PREMIER FOSSOYEUR

Oui, trouve la réponse.

J'écoute.

DEUXIÈME FOSSOYEUR

M'y voilà ! c'est...

PREMIER FOSSOYEUR

C'est... ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR

Bah ! j'y renonce !

PREMIER FOSSOYEUR

Va ! ne tourmente pas ton cerveau sans motif.

À quoi servent les coups lorsque l'âne est rétif ?

Désormais, sans te perdre en une route fausse,

Dis : Le plus sûr abri, c'est notre œuvre, – une fosse !

Le jugement dernier doit seul en voir la fin ! –

Et va-moi, là-dessus, chercher un coup de vin !

(Le deuxième fossoyeur sort. Hamlet et Horatio entrent.)

Scène II

Hamlet, Horatio, premier fossoyeur.

PREMIER FOSSOYEUR, chantant

Ô femme au cœur rebelle,

Alors que tu m'aimais,

Tu me disais, ma belle :

« Je veux t'être fidèle,

Fidèle à tout jamais. »

HAMLET

A-t-il le sentiment de ce qu'il fait, ce drôle,

Ou ce triste métier pour lui n'est-il qu'un rôle ?

Vois donc, Horatio, ce joyeux fossoyeur !

Parmi ces morts connus, il marche sans frayeur

Et chante, insoucieux, lui près de qui tout tombe,

Une chanson d'amour en creusant une tombe.

HORATIO

L'état qu'il fait toujours sur lui n'a plus d'effet.

HAMLET

C'est vrai : la main oisive a le tact plus parfait.

LE FOSSOYEUR, chantant

J'ai tenu ma parole,
Ainsi qu'au premier jour ;
Mais toi, femme frivole,
Comme l'oiseau s'envole,
Tu quittas mon amour.
(Il déterre un crâne.)

HAMLET

Ce crâne est une langue, et qui chantait de même !
On le roule à présent sans qu'il crie au blasphème,
Tout comme si c'était l'occiput de Caïn.
Le crâne que du pied mène ce vil coquin
Appartenait peut-être à quelque politique,
Qui jadis mena Dieu d'un doigt diplomatique.
N'est-ce pas fort possible ?

HORATIO

Oui, sans doute, seigneur !

HAMLET

Ou bien c'était le chef d'un maître flagorneur,
D'un courtisan expert, à l'échine flexible,
Dont le front sans rougeur, aux dégoûts insensible,
Était toujours riant, pourvu que monseigneur
De lui pendre un cordon au cou lui fît l'honneur.
Qu'en dit mon philosophe ?

HORATIO

Eh ! que cela peut être.

HAMLET

Maintenant, monseigneur Ver-de-Terre est le maître
De ce museau rongé, pauvre débris railleur
Qu'avec un fer brutal caresse un fossoyeur !

Changement et leçon ! Les jours, les mois, par mille
Formaient ces os... pourquoi ? Pour faire un jeu de quille.
Je sens, en y songeant, frémir mes os à moi !

LE FOSSOYEUR, chantant

Mais la mort inféconde
Qu'on ne peut détourner,
M'a pris faisant sa ronde,
Et m'a dans l'autre monde
Envoyé promener.

(Il déterre un autre crâne.)

HAMLET

Un crâne encor ! Serait-ce à quelque homme de loi ?
Et pourquoi pas ? Où sont maintenant ses finesses,
Ses clauses, ses détours et ses délicatesses ?
Avec un outil sale, il se laisse cogner
Par un vilain rustaud, sans le faire assigner,
Tant il est pacifique ! – Hélas ! on le déterre,
Et, peut-être, c'était un gros propriétaire,
Avec titres, garants, droits, cautionnements,
Hypothèques !... La fin de ses accroissements
Et de ses sûretés, c'est d'avoir, en échange
D'un bel et bon cerveau, de belle et bonne fange.

(Au fossoyeur.)

Combien peut-on rester en terre sans pourrir ?

LE FOSSOYEUR

Si l'on n'est pas pourri, dame, avant de mourir...
– Nos carcasses, monsieur, sont parfois gangrenées ! –
Un corps peut vous durer de trois à neuf années.
Par exemple, un tanneur se conserve neuf ans.

HAMLET

Un tanneur ! et pourquoi dure-t-il plus longtemps ?

LE FOSSOYEUR

Sa peau, par son travail, rendue imperméable,
Ne prend pas l'eau du tout ; et rien n'est détestable
Comme l'eau, voyez-vous, pour nos maudits corps morts.

Celui-ci, qu'en bêchant, voyez, j'ai mis dehors,
Est là depuis vingt ans et plus.

HAMLET

À qui ce crâne ?

LE FOSSOYEUR

Devinez ! au plus fou des fous !

HAMLET

Que Dieu me damne

Si je puis deviner !

LE FOSSOYEUR

L'extravagant maudit !

Sur ma tête, un beau jour, monsieur, il répandit
Tout un flacon de vin du Rhin ! C'est la caboche
D'Yorick, fou du roi, qui joue avec ma pioche.

HAMLET, ramassant le crâne

Cela ?

LE FOSSOYEUR

Certainement.

HAMLET

Pauvre Yorick ! hélas !

Je l'ai connu ! rieur, toujours prêt, jamais las !
Un esprit si fertile ! une verve si drôle !
Il m'a plus de cent fois porté sur son épaule ;
Et sa vue à présent me fait bondir le cœur !
Où donc est cette lèvre au sourire moqueur
Que j'ai cent fois baisée ? où sont vos railleries,
Vos chansons, vos éclairs et vos espiègeries
Qui faisaient d'un festin un délire entraînant ?
Eh quoi ! pas un lazzi pour railler maintenant
Votre affreuse grimace ? Eh quoi ! lèvres ni joue,
Plus rien ! – Pauvre Yorick ! va faire ainsi ta moue
Au miroir d'une belle, et, là, dis-lui tout bas,
Tandis qu'elle s'occupe à doubler ses appas,
Dis-lui, pauvre Yorick ! dis-lui qu'elle a beau faire,

Que le corps, ici-bas, appartient à la terre,
 Qu'hélas ! nous sommes tous les jouets du hasard,
 Et quelle cache en vain ses rides sous le fard ;
 Le temps, au jour fixé, réclamera sa dette :
 Le fard cache la joue, et la joue – un squelette !
 Lui révélant ainsi l'avenir inconnu,
 Près de son front paré va poser ton front nu,
 Et tu verras, bouffon, si cela la fait rire !

(À Horatio.)

– Ami, réponds un peu.

HORATIO

Monseigneur n'a qu'à dire.

HAMLET

Penses-tu qu'Alexandre ait eu cet air boudeur,
 Dans son tombeau ?

HORATIO

Mais oui !

HAMLET, jetant le crâne

Pouah ! et cette odeur ?

HORATIO

La même absolument !

HAMLET

À quelle fin grossière

Nous pouvons arriver ! En suivant la poussière
 D'Alexandre le Grand en chaque état, – bientôt,
 On peut la trouver cruche à la main d'un rustaud.

HORATIO

C'est trop subtilement envisager les choses !

HAMLET

Mais non ! rien que de simple en ces métamorphoses !
 Rien qu'on puisse nier ! Tiens : Alexandre est mort,
 On le met au tombeau ; là, tous en sont d'accord,
 Il redevient poussière ; – et sa cendre est de terre,
 Et la terre est argile, – et, sans plus de mystère,
 De l'argile qui fut Alexandre le Grand

Un potier peut bien faire un pot, au demeurant.
 L'impérieux César, mort, redevenu boue,
 Peut remplir une fente où la bise se joue,
 Et l'argile qui tint en suspens l'univers
 Va plâtrer un vieux mur rongé par les hivers.

Scène III

Les mêmes, le roi, la reine, Laërte, un prêtre,
 toute la cour, suivant processionnellement un convoi.

HAMLET

Mais silence ! le roi ! toute la cour ! la reine !
 Quel convoi suivent-ils ? Celui que l'on amène
 D'une main violente a mis fin à ses jours ;
 Car point de croix, vois-tu ? C'est un noble, toujours !
 Observons.

LAËRTE, au moine

N'est-il plus d'autres cérémonies ?

Dites.

HAMLET

Laërte !

LE PRÊTRE

Non.

LAËRTE

Quoi ! toutes sont finies ?

LE PRÊTRE

Nous ne pouvons rien faire au delà, monseigneur.
 Sa mort était suspecte, et c'est assez d'honneur !
 Car, vous voyez, elle a la couronne des vierges,
 Les cloches de l'église, et les fleurs et les cierges.

LAËRTE

Ne peut-on rien de plus ?

LE PRÊTRE

Ce serait profaner

Le service des morts, monsieur, que d'entonner
 Un pieux *Requiem*, et d'implorer pour elle

Le repos qui n'est fait que pour l'âme fidèle.

LAËRTE

Soit ! je confie alors, dans ce suprême adieu,
 Son beau corps à la terre et sa belle âme à Dieu,
 Pour qu'ils fassent, cléments en leurs métamorphoses,
 Avec cette âme un ange, avec ce corps des roses ! –
 Ophélie ! au revoir dans des mondes meilleurs !

HAMLET

Grand Dieu ! c'est Ophélie !

LA REINE, jetant des fleurs sur le cercueil

Ô fleur, reçois ces fleurs !

Déjà je te voyais ma fille bien-aimée,
 Déjà j'ornais de fleurs votre couche embaumée,
 Et je ne donne, hélas ! de fleurs qu'à ton cercueil !
 Adieu, pauvre Ophélie !

LAËRTE

Oh ! tombe un triple deuil

Sur le lâche assassin qui causa ta folie !
 Attendez. Un dernier baiser, mon Ophélie !

(Aux fossoyeurs.)

Maintenant, enterrez la morte et le vivant,
 Jusqu'à ce que la tombe, aux astres s'élevant,
 Dépasse Pélion et l'Olympe bleuâtre.

HAMLET, s'avançant

Quel est celui de qui la douleur de théâtre
 Voudrait, souffrant devant un parterre de dieux,
 Éteindre de ses pleurs les étoiles des cieux ?
 C'est moi, qui suis Hamlet !

LAËRTE, tirant son épée

Que l'enfer ait ton âme !

HAMLET

La prière est impie. Au fourreau cette lame !
 Et reculez, monsieur ! Je suis paisible et doux,
 Mais il est plus prudent de prendre garde à vous.

LA REINE

Hamlet ! Hamlet !

TOUS

Messieurs !

HORATIO

Seigneur !

LE ROI

Qu'on s'interpose !

HAMLET

Voulez-vous donc lutter tous deux pour cette cause,
Jusqu'à ce que nos yeux soient fermés à jamais ?

LA REINE

Pour quelle cause, ami ?

HAMLET

Pour elle ! – Je l'aimais !

Et j'égalé en amour quarante mille frères !

LA REINE

Hamlet ! mon cher Hamlet ! pas d'éclats téméraires !
– Il est fou, cher Laërte, épargnez-le, pour Dieu !

HAMLET

Dis ! que ferais-tu donc pour elle ? Dis un peu !
Gémir comme un enfant ? pleurer comme une femme ?
Eh bien, c'est la douleur qu'on retrouve en toute âme.
Combattre sur sa tombe aux yeux des spectateurs ?
Ainsi feraient des fous ou des gladiateurs.
Nous retirer chacun dans quelque cloître austère,
Et, là, le front courbé, l'œil fixé vers la terre,
À chaque fois que l'un à l'autre ira s'offrir,
Échanger entre nous ces mots : « Il faut mourir ! »
Dis, veux-tu tout cela ? Ma douleur est trop fière,
Pour laisser tes regrets d'un seul pas en arrière.
Ou n'est-ce point assez ? et veux-tu, me bravant,
M'offrir de t'enterrer avec elle vivant ?
Soit ! j'y consens encor. Tu parles de montagnes ?
Qu'on entasse sur nous collines et campagnes,

Par millions d'arpents, jusqu'à ce que le tas,
À la zone torride étendant son amas,
Fasse le mont Ossa petit comme un atome.
Ordonne, j'obéis ! parle, et je suis ton homme !

LA REINE, à Laërte

Laissez passer l'accès, et vous allez le voir
Reprendre la douceur morne du désespoir
Et ce rêve attristé que rien ne peut distraire.

HAMLET, à Laërte, après un silence

Pourquoi m'en voulez-vous ? Je vous aimais, mon frère !

LA REINE

Horatio, suivez de grâce tous ses pas !

(Hamlet s'agenouille un instant devant
la tombe et sort emmené par Horatio.)

LE ROI, bas, à Laërte

Souvenez-vous d'hier, et ne vous troublez pas !
Allons, du calme, ami ! Bientôt sur cette tombe
Nous pourrons apporter une humaine hécatombe !

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME PARTIE

*La salle du premier et du troisième actes.
Le théâtre a été enlevé.*

Scène première
Hamlet, Horatio, Guildenstern.

HAMLET, entrant

Bonjour, Horatio ! Monsieur, je suis tout vôtre.
Mes amis, donnez-moi votre main l'un et l'autre.

GUILDENSTERN

Si Votre Seigneurie en avait le loisir,
J'aurais à l'informer, Altesse, d'un désir
De Sa Majesté.

HAMLET

Bien ! Ma Seigneurie est prête.
On a fait ce chapeau pour vous couvrir la tête,
Monsieur.

GUILDENSTERN

Non ; cela m'est plus commode, en honneur.
– Laërte est récemment de retour, monseigneur.
Ah ! c'est un gentilhomme étonnant, admirable,
De langage charmant, et de mine adorable.
À le considérer enfin sous son vrai jour,
On peut dire qu'il est le phénix de la cour !

HAMLET

Oui, ce signalement, monsieur, est authentique,
Au point que la mémoire avec l'arithmétique
Se brouillerait bientôt à compter ses vertus ;
Car c'est un cavalier comme l'on n'en voit plus,
Un esprit rare, étrange, unique, inimitable,
Et dont son miroir seul peut offrir le semblable !

GUILDENSTERN

Comme vous l'exaltez avec conviction !

HAMLET

Je l'embaume, avec vous, dans l'admiration.
Mais arrivons au fait dont les mots sont l'écorce.

GULDENSTERN

Depuis longtemps, seigneur, vous connaissez sa force...
Je parle de sa force aux armes seulement,
Où nul ne le dépasse, incontestablement !
Or, le roi contre lui gage six juments noires,
Et lui douze poignards avec leurs accessoires,
Ceinturons, baudriers, douze poignards français.

HAMLET

Et l'objet du pari ?

GULDENSTERN

Mais vos communs succès.

Le roi, sur douze coups, a soutenu que certe
Vous ne seriez touché que trois fois, et Laërte
Gage pour neuf sur douze. Et, si vous répondez,
Leurs débats sur-le-champ pourront être vidés.

HAMLET

Un assaut ! quand sa sœur hier à peine succombe !
Les anciens célébraient leurs jeux sur une tombe,
C'est vrai ! Puisqu'aujourd'hui ce désir est le sien,
Faisons comme on faisait, monsieur, au temps ancien.

GULDENSTERN

Vous y consentez donc, prince ?

HAMLET

Je suis bon diable,
Et veux tout ce qu'on veut ! – Ô frère inconsolable !
Ton immortel chagrin est mort depuis hier !
Dans cette galerie où je viens prendre l'air,
Apportez les fleurets, et, si le roi s'y prête,
Si Laërte persiste encore et le souhaite,
Nous ferons nos efforts pour qu'il perde avec nous ;
Sinon, nous en serons pour la honte et les coups.

GUILDENSTERN

C'est là votre réponse ?

HAMLET

Oui, pour le sens utile.

Vous pourrez l'embellir des fleurs de votre style.

GUILDENSTERN

Leurs Majestés vont donc venir sous peu d'instants,
Avec toute la cour.

HAMLET

Fort bien ! je les attends.

GUILDENSTERN

Mon prince, avant l'assaut, la reine vous supplie
De tendre au moins la main au frère d'Ophélie.

HAMLET

Oui, de grand cœur, monsieur. Adieu.

GUILDENSTERN

Mon dévouement

Se recommande à vous !

(Il sort.)

Scène II

Hamlet, Horatio.

HAMLET

Il a raison, vraiment,
De se recommander lui-même ! Tête folle !
Mannequin roide et creux de la mode frivole !
Bulle où mille reflets peuvent briller souvent !
Mais qu'on souffle dessus, que reste-t-il ? Du vent.

HORATIO

Monseigneur, vous perdrez ce pari.

HAMLET

Non, je pense.

Je me suis exercé pendant sa longue absence ;

Il me fait avantage, et je serai vainqueur...

– Oh ! mais si tu savais quel poids j'ai sur le cœur !

Bah ! qu'importe !

HORATIO

Pourtant...

HAMLET

Rien ! caprice de l'âme !

Pressentiments d'enfant à troubler une femme !

HORATIO

Obéissez, cher prince, à ce trouble secret,
Je vais leur annoncer que vous n'êtes pas prêt.

HAMLET

Non ! je suis prêt pour tout, – et même pour la tombe !
Il faut l'arrêt de Dieu pour qu'un passereau tombe.
Il viendra tôt ou tard, mon grand jour inconnu,
Et, s'il n'est à venir, c'est donc qu'il est venu !
Demain, ce soir, que fait l'heure où l'on abandonne
L'avenir – qu'on n'a pas, que jamais Dieu ne donne ?
Être prêt ! tout est là ! Marchons notre chemin.

Scène III

Les mêmes, le roi, la reine, Laërte,
Guildenstern, Rosencrantz, courtisans.

LE ROI, mettant la main
de Laërte dans celle d'Hamlet

Venez, Hamlet, venez, et prenez cette main.

HAMLET, à Laërte

Pardonnez-moi, monsieur. L'offense faite à l'homme,
J'en demande pardon, Laërte, au gentilhomme.
Vous savez, ma raison souffre cruellement,
Et ce n'était pas moi, mais cet égarement,
Plus ennemi d'Hamlet que de Laërte même,
Qui blessait votre honneur, bon compagnon que j'aime.
Ainsi, je vous demande excuse – devant tous,
Et ne serais pas plus innocent, voyez-vous,
Si, lançant au hasard des traits, pour me distraire,

Par-dessus quelque mur, j'avais blessé mon frère.

LAËRTE

Vous venez d'apaiser mon âme, monseigneur.
 Mais puis-je regarder comme intact mon honneur,
 Et serrer cette main si chère à tant de titres ?
 C'est ce que jugeront, s'il vous plaît, des arbitres.
 Jusque-là, toutefois, satisfait à moitié,
 Je reçois en ami vos offres d'amitié.

HAMLET

Oh ! j'en suis bien heureux ! Plus de débats contraires !
 Et disputons gaîment notre gageure en frères.
 – Les fleurets ? – Je ne puis qu'être votre plastron,
 Et vais, à vos succès ajoutant un fleuron,
 Vous servir seulement de repoussoir et d'ombre.
 L'étoile a plus d'éclat quand la nuit est plus sombre.

LAËRTE

Vous me raillez ?

HAMLET

Non pas.

LE ROI

Guildestern, les fleurets ?

(À Hamlet.)

Vous savez la gageure ?

HAMLET

Et j'ai mille regrets

De vous la faire perdre.

LE ROI

Oh ! je suis sans alarmes !

Je vous ai vus tous deux, messieurs, faire des armes.
 Il est plus exercé, mais il vous rend des points.

LAËRTE, choisissant un fleuret

Ce fleuret est trop lourd ; bon ! celui-ci l'est moins.

HAMLET, choisissant à son tour

Sont-ils tous de longueur ?

GULDENSTERN

Oui, tous.

HAMLET

J'ai mon affaire.

LE ROI

Les flacons ? Si mon fils touche son adversaire
 Dans les trois premiers coups, faites, pour le fêter,
 Tirer tous les canons ! et je prétends jeter
 Dans ma coupe, en buvant, la perle la plus belle
 Dont un roi puisse orner sa couronne nouvelle.
 Et clairons au palais, canons sur les remparts,
 Échos au ciel, que tout dise de toutes parts :
 « Le roi boit à son fils ! » La reine vous regarde.
 Allez, messieurs !

(Le roi et la reine ont pris place sur le trône.)

HAMLET

Laërte, en garde !

LAËRTE

Hamlet, en garde !

(Ils commencent l'assaut.)

HAMLET

Touché !

LAËRTE

Non.

HAMLET, aux assistants

Décidez.

GULDENSTERN

Touché, certainement !

(Fanfares et canons.)

LAËRTE

Allons, recommençons.

LE ROI

Cher Hamlet, un moment !

Je bois à toi.

(Il boit et jette le poison dans la coupe.)

Voici ta perle. Qu'on lui passe

La coupe.

HAMLET, au serviteur
qui lui apporte la coupe

Non : je veux achever cette passse.

Mettez la coupe là.

(Assaut. Il touche Laërte.)

Touché ! qu'en dites-vous ?

LAËRTE

Oui, touché ! j'en conviens.

LE ROI

La fortune est pour nous !

(Fanfares et canons.)

LA REINE, descendant du trône
et prenant la coupe empoisonnée

Hamlet, ta mère boit à ton succès !

HAMLET

Madame,

Trop bonne !

LE ROI, bas, à la reine

Ne bois pas, Gertrude, sur ton âme !

LA REINE

Quoi ! je ne boirais pas à mon fils, par hasard !

Pourquoi ?

(Elle boit.)

LE ROI, bas, à Laërte

C'est le poison ! Dieu juste ! il est trop tard !

LA REINE, offrant la coupe à Hamlet

Hamlet, à toi !

HAMLET

Merci, madame : tout à l'heure.

LAËRTE, bas, au roi

Oh ! je vais le toucher cette fois !

LE ROI, bas, à Laërte

Oui, qu'il meure !

LAËRTE, à part

Pourtant, je le sens là, c'est un crime, mon Dieu !

HAMLET

À la troisième, ami, jouez tout votre jeu ;
Car votre habileté, j'en ai peur, me regarde
En enfant, et m'épargne.

LAËRTE

Ah ! vous raillez ! En garde !

(Assaut.)

GULDENSTERN

Rien des deux parts.

(Hamlet lie le fleuret de Laërte et
le lui fait sauter des mains,
puis le ramasse et présente le sien à Laërte.)

LAËRTE

Pardon ! mais vous m'offrez, je croi,

Votre fleuret ?

HAMLET, courtoisement

Sans doute ; eh bien ?

LAËRTE, à part

C'est fait de moi !

HAMLET

Touché !

LAËRTE

Mort !

LE ROI

Arrêtez le combat ! c'est à peine

S'ils se possèdent !

HAMLET

Non, encore !

(La reine tombe en défaillance.)

HORATIO

Ô ciel ! la reine !...

GULDENSTERN, courant à Laërte

Son sang coule !

HAMLET, courant à la reine

Oh ! ma mère ! il faut la secourir !

GUILDENSTERN

Qu'as-tu, Laërte ?

LAËRTE, chancelant

J'ai – que nous allons mourir !

Que je suis à la fois assassin et victime !

Pris à mon propre piège !

HAMLET, penché sur la reine

Oh ! ma mère, est-ce un crime ?

LE ROI

Non, en voyant le sang couler...

LA REINE

Non, trahison !

La coupe ! cher Hamlet ! la coupe ! du poison !

HAMLET

Infamie !... Oh ! fermez les portes tout de suite,

Et trouvons le coupable.

LAËRTE

Il n'est pas loin ! viens vite !

La reine a bu la mort, rien ne peut la sauver !

Hamlet, je ne dois pas, non plus, me relever,

Tout secours serait vain, ma vie est condamnée !

Et l'arme est dans tes mains, regarde, empoisonnée !

Et le bourreau se meurt à tes genoux, c'est moi !

Mais le double assassin, – le voilà ! c'est le roi !

HAMLET

J'ai l'arme empoisonnée ! Alors, poison, à l'œuvre !

(Il frappe le roi.)

GUILDENSTERN

Trahison !

LE ROI, blessé

Ah !

HAMLET, redoublant

Meurs donc de ton venin, couleuvre !

LE ROI

Je ne suis que blessé, mes amis ! au secours !

HAMLET, le forçant à boire la coupe

Inceste et meurtrier ! vide ceci, toujours !

Bois, maudit ! trouves-tu ta perle ?

(Le fantôme apparaît, visible pour Hamlet seulement.)

L'ombre ! l'ombre !

Viens voir tes meurtriers mourir, fantôme sombre !

(Aux courtisans, sur un signe du fantôme.)

Et vous tous, laissez-nous !

(Les courtisans hésitent. Il brandit son fleuret.)

Qu'un de vous fasse un pas,

Il n'en fera pas deux ! Je suis roi, n'est-ce pas ?

Roi de votre existence et de leur agonie !

Il sied qu'entre nous cinq la pièce soit finie !

Sortez tous !

(Intimidés, ils sortent lentement.)

À présent, mourants, le voyez-vous ?

LAËRTE

Dieu puissant ! le roi mort !

LE ROI

Mon frère !

LA REINE

Mon époux !

LAËRTE, au fantôme

Grâce !

LE FANTÔME

Oui, ton sang trop prompt t'entraîna vers l'abîme,

Laërte, et le Seigneur t'a puni par ton crime.

Mais tu le trouveras, car il sonde les cœurs,

Moins sévère là-haut. Laërte, – prie et meurs !

(Laërte meurt.)

LA REINE

Pitié ! pitié !

LE FANTÔME

Ta faute était ton amour même,
 Âme trop faible, et Dieu vous aime quand on aime !
 Va, ton cœur a lavé sa honte avec ses pleurs.
 Femme ici, reine au ciel, Gertrude, – espère et meurs !
 (Gertrude meurt.)

LE ROI

Pardon !

LE FANTÔME

Pas de pardon ! Va, meurtrier infâme !
 Pour tes crimes hideux, dans leurs cercles de flamme,
 Les enfers dévorants n'ont pas trop de douleurs !
 Va, traître incestueux ! va ! – désespère et meurs !
 (Claudius meurt.)

HAMLET

Et moi ? vais-je rester, triste orphelin, sur terre,
 À respirer cet air imprégné de misère ?
 Tragédien choisi par le courroux de Dieu,
 Si j'ai mal pris mon rôle et mal saisi mon jeu,
 Si, tremblant de mon œuvre et lassé sans combattre,
 Pour un que tu voulais, j'en ai fait mourir quatre, –
 Est-ce que Dieu sur moi fera peser son bras,
 Père ? et quel châtement m'attend donc ?

LE FANTÔME

Tu vivras !

DISTRIBUTION

Hamlet	M. Rouvière
Le fantôme du père d'Hamlet	M. Crette
Claudius, roi de Danemark	M. Georges
Polonius, chambellan	M. Barré
Laërte, son fils	M. Rosny
Horatio	M. Prupin
Marcellus	M. Alexandre
Guildenstern	M. Lingé
Rosencrantz	M. Armand
Premier fossoyeur	M. Boileau
Deuxième fossoyeur	M. Castel
Un comédien	M. Beaulieu
Le prologue	»
Gonzague	»
Lucianus	M. Bonnet
Un moine	»
Gertrude, reine de Danemark	M ^{me} Payre
Orphélie, fille de Polonius	M ^{me} Person
Bautista, reine de théâtre	M ^{me} Racine
Seigneurs, dames, comédiens, etc.	